

Corpus de Textes et Citations



Les frontières ne sont pas que géopolitiques ou armées. Pas qu'un enjeu meurtrier. Ni une ligne de front fortifiée. Il en est même que l'on ne cesse de franchir, du petit jour à la minuit, de l'enfance au lendemain, du visible au caché, de la mort à la vie, du réel à la poésie.

C'est cet au-delà des frontières
qu'il est temps de questionner,
ce monde qui rassemble, étonne,
dépayse, plus qu'il ne sépare.
Ces limites qu'il nous faut constamment repousser.
Ce danger qu'il nous faut conjurer

Sophie Nauleau
Directrice artistique « Poètes sans Frontières »

Le corpus constitué dans lequel choisir pour dire, donner à voir, et autres suggestions. ...

« L'amour d'un pays est une chose magnifique ; mais pourquoi l'amour devrait-il s'arrêter à une frontière ? »

Pablo Casals

« Le coma, c'est l'errance d'un voyage en équilibre sur les frontières de la vie. »

Jacky Guéret

« ...ouvrir l'avenir, debout sur les barricades réelles ou mentales »

extrait d'une phrase de présentation du livre « Mousquetaires et Misérables », d'Évelyne Pieiller par Elie Marek sur le site « En attendant Nadeau ».

<https://www.en-attendant-nadeau.fr/2022/06/18/peuple-litterature-pieiller/>

J'ai vu tant de personnes

J'ai vu
tant de personnes
mourir autour de moi
Mais je n'ai assisté
à aucune
résurrection !

ABDELLATIF LAÂBI
La poésie est invincible
Le Castor Astral / 2022

<https://www.printempsdespoetes.com/J-ai-vu-tant-de-personnes>

Et si mon poème n'était qu'un visa
pour un pays lointain
une facture impayée
un compte à découvert

Anise Koltz

Un bruit de bleu

On pourrait
Avant de partir
Écouter une dernière fois
Le vent dans le feuillage
On pourrait
Laisser là
Nos os
Pour voyager plus léger
Et l'on attendrait
L'une de ces nuits
Où la lune
Ouvre un chemin sur la mer.

Louis Raoul, Un bruit de bleu, L'Ail des ours, 2021.

<https://www.printempsdespoetes.com/article13529>

Rachida Debout

Rachida vient de loin, dit-on,
elle vient de très loin.
Elle a brassé les eaux, elle a vaincu les murs,
elle a défié le ciel.
Les frontières l'ont vue passer,
elles ont baissé la tête.

Jean d'Amérique
Rachida Debout
Cheyne Editeur 2022

Nous sommes des feuilles qui tombent, des tiges
éphémères. Alors restons ensemble
dans ce vert qui réjouit

Alberto Nessi
Minimalia

<https://www.letemps.ch/culture/epiphanies-poete-alberto-nessi>

Ils ont mis des frontières...

Ils ont mis des frontières entre les sables,
dressé des barrages aux icebergs,
isolé les cormorans de la banquise.
mais ils n'attacheront jamais les ailes du vent !
Prisonnier de l'inutile,
nous avons rompu le fil
qui relie le ciel et la terre.
Fortunés bac plus dix,
nous n'osons plus marcher
sur la sente déserte.
Tapis dans nos pavillons,
nous ne connaissons plus le chaud et le froid.
La vitesse a tout emporté sur son passage
et le silence a eu peur.
Il existe un bateau de nuit perdu au fond d'un jardin,
une pleurésie grimpante,
une neige qui ne fond jamais,
une étable pour s'asseoir dans la lumière de midi.

Dominique Cagnard

<https://www.printempsdespoetes.com/Ils-ont-mis-des-frontieres>

« Nous sommes la nature qu'on défonce.
Nous sommes la Terre qui coule,
juste avant qu'elle s'enfonce.
(...)
Et maintenant ?
Maintenant, la seule croissance que nous supporterons
sera celle des arbres
et des enfants.
Maintenant nous serons le vivant
qui se défend. »

Alain Damasio
Des voix pour la Terre
Anthologie
Ed Bruno Doucey

<https://www.editions-brunodoucey.com/des-voix-pour-la-terre>

Six voix

Ce n'est pas la mer qui nous a recueillis
Nous avons recueilli la mer à bras ouverts.

Venus de hauts plateaux incendiés par les guerres et non par le soleil
Nous avons traversé les déserts du tropique du Cancer.

Quand d'une hauteur, la mer fut en vue
elle était ligne d'arrivée, pieds embrassés par les vagues.

Finie l'Afrique semelle de fourmis ,
par elles les caravanes apprennent à piétiner.

Sous un fouet de poussière en colonne
seul le premier se doit de lever les yeux.

Les autres suivent le talon qui précède
le voyage à pied est une piste d'échines.

In *Aller simple*, Erri de Luca traduit de l'italien par Danièle Valin, Gallimard, 2012.

L'étranger

Qui aimes-tu le mieux, homme énigmatique, dis? Ton père, ta mère, ta sœur ou ton frère ?

- Je n'ai ni père, ni mère, ni soeur, ni frère.

- Tes amis ?

- Vous vous servez là d'une parole dont le sens m'est resté jusqu'à ce jour inconnu.

- Ta patrie ?

- J'ignore sous quelle latitude elle est située.

- La beauté ?

- Je l'aimerais volontiers, déesse et immortelle.

- L'or ?

- Je le hais comme vous haïssez Dieu.

- Eh ! qu'aimes-tu donc, extraordinaire étranger ?

- J'aime les nuages... les nuages qui passent... là-bas... là-bas... les merveilleux nuages !

Charles Baudelaire

Le Spleen de Paris I (Petits Poèmes en Prose)

<https://www.printempsdespoetes.com/L-etranger-de-Charles-Baudelaire>

Sur le sens du mot émigrant

J'ai toujours trouvé faux le nom qu'on nous donnait :

Émigrants.

Le mot veut dire expatriés ; mais nous ne sommes pas partis de notre gré pour librement choisir une autre terre

Nous n'avons pas quitté notre pays pour vivre ailleurs,

Au contraire nous avons fui. Nous sommes expulsés,

nous sommes des proscrits

Et le pays qui nous reçut ne sera pas un foyer mais l'exil.

Ainsi nous sommes là, inquiets, au plus près des frontières,

Attendant le jour du retour, guettant le moindre changement de l'autre côté

pressant de questions .

Chaque nouveau venu, sans rien oublier, sans rien céder

sans rien pardonner de ce qu'on a fait, sans rien pardonner.

Ah ! Le silence du Sund ne nous abuse pas !

Les cris qui montent de leurs camps nous les entendons jusqu'ici.

Nous-mêmes ressemblons à des rumeurs de crimes qui auraient réussi

À franchir les frontières. Chacun de nous marchant, souliers déchirés, dans la foule

dénonce la honte qui souille aujourd'hui notre terre.

Mais nul d'entre nous ne restera ici.

Le dernier mot n'est pas encore dit.

Bertolt Brecht

In Poèmes de Svendborg Ed l'Arche 1966 (trad Gilbert Badia et Claude Duchet)

Les oiseaux migrants

Ils vont chercher le soleil

vers des ciels à vivre bleus

les hivers oubliés là-bas

Et jamais le ciel ne les repousse

Et leurs cris sont des cris de joie

Ce sont des oiseaux

Derrière les barbelés dressés

comme de transparentes potences .

ils se pressent en troupeau défait

traqués par les loups impitoyables

Et les cris des enfants

font trembler les barbelés

de la honte

Ce sont des hommes

Et le ciel ne leur appartient pas

Jean-Marie Berthier

In Ne te retourne plus, Ed Bruno Doucey, 2017

Tu me grondes
parce que j'ai les doigts
de toutes les couleurs
noir-polar
ou jaune-sable des squares
parfois blanc-banquise
ou rouge-révolution
et même bleu-contusion
Tu me grondes
et tu te trompes
mes doigts je les ai trempés
dans l'amitié
des mains
des enfants
du quartier
des enfants
du monde entier

Joël Sadeler
Poème extrait de *La Cour Couleur*, Rue du monde, 2002
Insoutenable frontière

"Quand tu oublies les turpitudes du monde
Les grains du temps forment la texture de ta peau
Ils conduisent le fil de ta méditation
Quand le monde oublie ton existence d'humain
Les grains du temps t'apportent le rimmel
Qui souligne la profondeur de tes yeux
Afin que le souvenir de ton humanité
Ne disparaisse jamais de ton regard."

Tanella Boni

<https://www.librairie-des-femmes.fr/livre/9782362294310-insoutenable-frontiere-tanella-s-boni/>

Ce pays dans mes veines

« Je porte ce pays dans mes veines
son passé déchiré
ses limites et étroitesse
lieu de rencontres qui bouleversent
fertile ancrage de ma présence au monde
Où que débordent le ciel et les soleils accumulés
pour accepter ma cage insulaire il m'a fallu coudre l'océan à la face des linces »

Tanella Boni

<https://www.editions-brunodoucey.com/ce-pays-dans-mes-veines>

Le cri des femmes afghanes
Traduit par [Leili Anvar](#)
Ed Bruno Doucey

Le mot de l'éditeur

Il existe « un cri du silence » comme il existe des silhouettes sans visage et des visages sans voix. En Afghanistan, depuis longtemps déjà, l'oiseau noir de la peur paraît s'être juché sur l'épaule des femmes. Du monde libre qui est le nôtre, nous les imaginons invisibles et muettes sous la burqa, condamnées à la misogynie aveugle, recluses dans le poing d'une domination archaïque. Pourtant en Afghanistan, comme ici, des femmes lisent et écrivent. Des vers. Des chants. De la poésie. Des mots qui ouvrent en elles, et autour d'elles, un espace de liberté où ce qui est interdit, tabou, bafoué, vient sourdre comme une source à la surface de la terre. Les langues se délient. Les corps parlent. L'âme trouve une voix. Et l'eau de leurs poèmes irrigue le monde d'une espérance que l'on n'attendait plus. Oui, le courage des femmes dévoile ici son vrai visage.

Extrait :

« La nuit, les étoiles
Brûlent de douleur avec nous
La nuit, les nuages
Pleurent de chagrin avec nous
La nuit, les feuilles
Tremblent de peur avec nous
La nuit, les vents
Soufflent de rage avec nous
Et nous, dans les ténèbres de ces nuits
Débordant de cris sans voix
Avec la torche de nos prières
C'est l'aube que nous attendons...»

<https://www.printempsdespoetes.com/Le-cri-des-femmes-afghanes>

Les hirondelles se sont envolées avant nous

« Du haut des montagnes les hirondelles
Se sont jetées sur notre balcon
Elles ont construit leur nid avec la paille du silence
Et lorsque la famille fut au complet, elles s'envolèrent.

Voilà leur histoire. »

Les hirondelles se sont envolées avant nous
Hala Mohammad
Traduit de l'arabe (Syrie) par Antoine Jockey

<https://www.printempsdespoetes.com/Les-hirondelles-se-sont-envolees-avant-nous>

Le papillon a dit

La langue de l'hôte réfugié est silence
Pas de voix pour le réfugié...
Il ferme la porte de sa maison sur sa voix
Et sort
Par la porte de l'Histoire
Sans une poussière de géographie.
Les mots
Tombent des baluchons de vêtements,
De fatigue...
Des trous dans les poches.
Ils bondissent des bouches des enfants... endormis,
Ils se roulent par terre... s'agrippent à la terre
Les mots.
Les noms s'exilent
Et les mots restent à terre.
Non
Non
La tente ne vaut pas un baiser...
Monsieur.
Blanc
Le sel des larmes
Pas d'identité dans les tentes
Pas d'identité pour les tentes...
...
Mirage...
La toile blanche de l'hospitalité
Imperméable au rire
Imperméable au toucher
Imperméable
Aux larmes
...
Blancheur du linceul
...
Et sort l'enfant vers l'extérieur
Et entre l'enfant vers l'intérieur
Quel vertige...
Cette ardente nostalgie
Du seuil.
Chut...lui dit l'absolu
Chut...lui dit le soleil
Chut...lui dit la vérité
Chut...lui dit son nom
Chut...dit-il à son nom
...
Et se noie.

Hala Mohammad
« Le papillon a dit »
Ed Ryad al Rayyes Beyrouth 2013

<http://www.m-e-l.fr/hala-mohammad,ec,1257>

Ma vie est une chanson
On me demande parfois d'où je viens
Et je réponds « Je n'en sais rien
Depuis longtemps je suis sur le chemin
Qui me conduit jusqu'ici
Mais je sais que je suis né de l'amour
De la terre avec le soleil »

Francis Bebey, 1929-2001,
« Ma vie est une chanson »,
Anthologie africaine : poésie , Éditions Hatier, 2001.

<https://www.printempsdespoetes.com/Ma-vie-est-une-chanson-de-Francis-Bebey>

ROUGE PEAU ROUGE

De toutes les courses de tous les chants
Nous serons dans les courants d'air
et dans les souffles longs
Dans le vol des oiseaux dans le rêve qui surprend
Dans les yeux de ceux qui regardent plus loin
Qui s'osent plus avant

Florence Saint-Roch, Rouge peau rouge, Le Castor Astral, 2021.

<https://www.printempsdespoetes.com/La-Langue-verte-13511>

PORT D'ATTACHE

il a suffi d'une seule parole
prononcée dans l'invisible
pour que je rentre à la maison
ce grain de sable où dort encore l'univers

Laure Morali, « Port d'attache », apulée, Éditions Zulma, 2021.

<https://www.printempsdespoetes.com/Juneau-13471>

JE SUIS DE LA MAISON DU SONGE

Si tu hésites entre deux chemins
ne choisis pas celui de la mémoire
mais celui de la feuille creuse
et gagne la racine

Francis Coffinet, Je suis de la maison du songe, Éditions Unicité, 2020.

<https://www.printempsdespoetes.com/Je-suis-de-la-maison-du-songe-12542>

BLANC SUR BLANC

Traverser le matin jusqu'à la feuille
des peupliers,
être frère d'une étoile, ou son fils,
ou peut-être père un jour d'une autre lumière de soie,
ignorer les eaux de mon nom,
les secrètes noces du regard,
les charbons et les lèvres de la soif,
ne pas savoir comment
l'on finit par mourir d'une telle hésitation,
un si grand désir
d'être flamme, de brûler ainsi d'étoile
en étoile,
jusqu'à la fin.

Eugenio de Andrade,
Blanc sur Blanc,
Traduit du portugais par Michel Chandeigne,
Éditions de la Différence, 1988.

<https://www.printempsdespoetes.com/Blanc-sur-Blanc>

.....

BREXIT

Aux yeux des étoiles,
les murs et les gratte-ciels
sont des géants aux pieds d'argile
Les étoiles, ça roule des reins et cille des yeux
dans leur migration hautement lucide
Pour elles, le monde est plat et sans hauteur dans
son asphalte,
donc ils ne constituent pas une
preuve solide, indéboulonnable dans l'univers

James Noël, *Brexit*, suivi de *La Migration des murs*, Éditions Au diable vauvert / 2020.

<https://www.printempsdespoetes.com/Brexit>

NE SAIS POURQUOI MOI

Ne sais pourquoi moi,
Noir,
Je dois me tenir encore
Dos
À la dernière limite
De la peur
Dans mon propre pays.

LANGSTON HUGUES 1901 > 1967
La panthère et le fouet - Ypsilon / 2021

Traduction Pascal Neveu

<https://www.printempsdespoetes.com/Ne-sais-pourquoi-moi>
https://fr.wikipedia.org/wiki/Langston_Hughes

LE DÉSERT VIVANT

Au cœur du rien tout est floraison.
La vie est un tout dans le tout,
à prendre ou à laisser.
Si je ne veux prendre que ce qui m'arrange,
je perds tout.

Lorand Gaspar, *Le désert vivant*, Éditions Le temps qu'il fait, 2004.

<https://www.printempsdespoetes.com/Le-desert-vivant-11944>

L'AMATEUR DE BILLES ET AUTRES NOUVELLES GRINÇANTES

Assis sur mon banc de bois, je ne suis sensible qu'à l'essentielle beauté du monde enfin palpable, à cette impression d'une harmonie si souvent dérobée...

Ascal,
L'amateur de billes et autres nouvelles grinçantes,
Éditions Rhubarbe, 2021.

<https://www.printempsdespoetes.com/L-amateur-de-billes-et-autres-nouvelles-grincantes-13467>

Là-bas, la mer d'encre

Là-bas, la mer d'encre. L'aube véloce
Et le jour est déclaré.

Thierry Clermont
Là où dansent les éphémères
Le Castor Astral / 2022

<https://www.printempsdespoetes.com/La-bas-la-mer-d-encre>

Pérégrinations du Pierrot solaire

Voilà
le monde reste beau
impunément
il n'a pas peur
du noir
il coule de source
toujours

Zéno Bianu « Pérégrinations du Pierrot solaire »

<https://www.printempsdespoetes.com/Peregrinations-du-Pierrot-solaire>

Épître V

Pour moi, sur cette mer qu'ici-bas nous courons,
Je songe à me pourvoir d'esquif et d'avirons,
À régler mes désirs, à prévenir l'orage,
Et sauver, s'il se peut, ma raison du naufrage.

Nicolas Boileau, *Épître*, « Épître V », 1676.

<https://www.printempsdespoetes.com/Epitre-V>

L'oiseau en liberté

L'oiseau qui passe là-bas,
L'oiseau léger
Qui bat des ailes
Et fend l'air là-bas à l'horizon,
N'a rien à lui au monde,
Mais comme il est joli
En liberté !

Claude-Joseph M'Bafou-Zetebeg,
« L'Oiseau en liberté », *Anthologie africaine*
Éditions Hatier, 2001.

<https://printempsdespoetes.com/Avis>

LE PORTEUR D'OMBRE

Et si mon poème n'était qu'un visa
pour un pays lointain
une facture impayée
un compte à découvert

Anise Koltz, *Le porteur d'ombre*, Éditions Phi, 2001

<https://www.printempsdespoetes.com/Le-porteur-d-ombre>

Je me perds
Je me perds
à chaque fois
qu'une
porte
me
referme
je replie le chemin
derrière moi
avant
de franchir le seuil
toutes les directions
font de petits bonds
dans ma main
quand je me retourne :
c'est encore devant

Poèmes par-dessus les toits Le port a jauni, 2021.

<https://www.printempsdespoetes.com/Ecoles-en-Poesie>

Entre les feuilles froissées du schiste mauve, des lichens gris, tels des lézards, racontaient encore hier la patience de ceux qui vécurent ici. Ce sont leurs mains habiles qui construisirent ces murs, qui plantèrent ces arbres, qui ouvrirent ces fenêtres sur le bonheur avec des gestes d'aurore. Ils ont aspiré au bon vouloir du soleil. Ils ont pris pour guide la nécessité du ciel. Tant d'années ont passé. Tant de siècles, peut-être. Regarde : aujourd'hui, on détruit le miracle de leur maison, abolit la beauté de leur jardin, efface leur nom, martèle les dates de fondation aux linteaux des portes. On abat les arbres et les demeures, on efface toute leur mémoire pour couler demain le béton cupide. Là tenteront de croître des populations déterrées de leur propre oubli. Regarde : à force de déraciner le passé, de nommer présent leur rapacité, c'est leur futur qui s'effondre.

Gérard Le Goff, *Cadastre des décombres et autres poèmes*

<https://www.recoursaupoeme.fr/gerard-le-goff-cadastre-des-decombres-et-autres-poemes/>

à Wang Yang
à Vladas Braziunas

Sa voix qui trébuche dans ma langue et ma voix qui tanguent dans la sienne et pour mieux nous comprendre nous prenons appui l'un sur l'autre sur ce gué de mots glissants, concassés. Mais que sont les mots, que sont-ils sinon des pierres posées sur le courant, l'épreuve du passage se rit de l'équilibre prêt à se rompre C'est un rire de porte battante de drap rejeté un rire pour respirer car enfin rien n'est important autant que sentir la vie incertaine, avons-nous le temps de fonder de bâtir, avons-nous tant de temps ? Une barque glisse et s'éloigne de son appontement, la présence s'étire, ombre dans le moment du soleil, nuage elle prend forme et se délite, elle est un mouvement, parfois si lent, tellement possédé de lenteur qu'il en paraît presque dissout, elle respire, elle respire avec nous, elle est ce feu qui danse de flammes si légères et de braises si denses. Nous avons l'impatience ailée, la vertu du sourire dessine le premier trait du premier mot.

Marc Fontana (né en Algérie poète et traducteur lituanien)

En huit jours le Téméraire
avait eu raison de la ville [...] la ville fut rasée
mon père disparut
pour ne réapparaître
que bien des années
plus tard
plus muet qu'une tombe

Angèle Paoli

Chaque soir est un gué entre une berge abandonnée
Et une autre qui attend.
Au milieu du gué on rassemble les ombres
en un seul vêtement dont il faut s'habiller
pour épouser la nuit,
puis on avance
comme si c'était soi qu'on allait quitter.

Jean François MATHE

Sur de fragiles lignes de frontières,
des trains rouillés s'arrêtent.
Contrebandiers, émigrants
retiennent les bruits
pour ne pas faire trembler
la lune énorme des pays repus.

Les feuilles des arbres sont comme
des pas posés nulle part,
suspendus, attendant que s'effacent
les blessures qui disent d'où l'on vient.

Il y a le moment d'espoir
qui s'allume comme une cigarette,
mais on sait que c'est la fumée
qui décide des lendemains.

Jean François MATHE

<https://www.printempsdespoetes.com/Jean-Francois-Mathe>

« *Né quelque part* »

On choisit pas ses parents,
On choisit pas sa famille
On choisit pas non plus
Les trottoirs de Manille
De Paris ou d'Alger
Pour apprendre à marcher
Etre né quelque part
Etre né quelque part
Pour celui qui est né
C'est toujours un hasard
Nom'inqwando yes qxag iqwahasa {2x}

Y a des oiseaux de basse cour et des oiseaux de passage
Ils savent où sont leur nids, quand ils rentrent de voyage
Ou qu'ils restent chez eux
Ils savent où sont leurs œufs

Etre né quelque part
Etre né quelque part
C'est partir quand on veut,
Revenir quand on part

Est-ce que les gens naissent
Egaux en droits
A l'endroit
Où ils naissent

Nom'inqwando yes qxag iqwahasa

Est-ce que les gens naissent égaux en droits
A l'endroit
Où ils naissent
Que les gens naissent
Pareils ou pas

On choisit pas ses parents,
On choisit pas sa famille
On choisit pas non plus
Les trottoirs de Manille
De Paris ou d'Alger
Pour apprendre à marcher

Je suis né quelque part
Je suis né quelque part
Laissez-moi ce repère
Ou je perds la mémoire
Nom'inqwando yes qxag iqwaha.sa
Est-ce que les gens naissent...

Paroles de la chanson « *Né quelque part* » de Maxime Leforestier

Moi, L'ETRANGER
Poèmes sur la migration

Cette course sans lendemain, vers ces frontières décomposées, que pour les trafiquants elles soient de vrais murs mais que pour les réfugiés elles soient des passe-murailles.

Quand je vois ces migrants, la compassion me gagne. Je mesure ma faute. Mais j'ai hâte, bien sûr, et d'une voix bien haute, de dénoncer bien fort, l'attente et l'inaction. Ils sont là silencieux, depuis de longues heures déjà. Leurs mots n'ont plus de force contre le monde.

Ils restent penchés sur leurs souvenirs. Ils les gardent pour eux, qui en voudrait ? Le navire à son flanc, attend près du môle. Les hôtes inconnus s'en iront dès ce soir. Étranges voyageurs, épuisés, leurs yeux éteints disent qu'ils ont marché bien des jours, bien des nuits. Ils traînaient des enfants demi-nus, leurs femmes les suivaient. Étranges étrangers, vous êtes de la ville, vous êtes de sa vie, même si mal en vivez, même si mal en mourrez. Il est à vous ce passeport, pour tous les peuples, avec toutes les langues que vous voulez, vous pouvez entrer et sortir sans crainte. Vous voulez juste voir grandir vos gosses loin de la misère et juste réaliser ce pourquoi ils sont nés : vivre. Chaque parcelle de terre appartient à chacun. Migrants, peut-être le serons-nous demain. Et nous aussi, nous voudrions alors, vivre.

Vivons et laissons vivre,
Aimons et donnons de notre amour,
Commençons dès aujourd'hui,
Avec ces quelques vers,
Qui dénoncent la haine et l'indifférence,
Pour mieux vivre et aimer.

Un livret de poèmes financé par le portail de presse ProMosaik pour sensibiliser en 4 langues (français, portugais, espagnol et roumain) « poétiques » sur la thématique de la migration.

Introduction par la traductrice Cécile Le Dreau.

<https://www.pressenza.com/fr/2017/12/moi-letranger/>
<https://www.epubli.de/preview/67940>

Dents d'ivoire et peau d'ébène

Chanson de Gilbert Lafaille

Pas la peine oh pas la peine de parler de celui-là
De ce type qui sue la haine et empeste le climat
De Bâton Rouge au Cap-Vert, de la mer Noire au Mont-Blanc
Ma maison c'est l'univers, mon bateau c'est l'océan

Maori du bout du monde, intouchable ou fils de roi
Petit homme aux boucles blondes, Italien de Charleroi
Jamaïcain d'Angleterre, marabout de Courbevoie
Notre pays c'est la terre, chacun est ici chez soi

Dents d'ivoire et peau d'ébène, Polynésienne aux yeux bleus
Marocain de Carthagène, Portugais de Saint-Brieuc
Teint de rose cheveux de laine, fils de l'argile et du bois
Dents d'ivoire et peau d'ébène, mêmes veines et mêmes doigts

Tous nés de la même terre, du mystère et du chaos
De l'ombre et de la lumière, du feu de l'air et de l'eau
Les basanés les métisses, les Tziganes les Mexicains
Musulmans de l'île Maurice, Catholique Sud-Africain

Pas la peine oh pas la peine de parler de celui-là
De ce type qui sue la haine et empeste le climat
De St Pierre à St Omer, de Comores à Nouméa
La seule patrie c'est la mer, le soleil et l'au-delà

Indien nu de l'Amazone, vieil Apache ou Iroquois
Petit enfant de la zone, Zoulou de Choisy-le-Roi
Africaine au port de reine, déesse en sari de soie
Argentin de la Varenne, chacun est ici chez soi

Dents d'ivoire et peau d'ébène, Eurasienne au rire joyeux
Polonais du bois de Vincennes, Chinois de la Terre-de-Feu
Teint de rose cheveux de laine, filles de la neige et du froid
Dents d'ivoire et peau d'ébène, mêmes douleurs et mêmes joies

Tous nés de la même pluie, d'une ovule et d'un têtard
Nés d'une étoile dans la nuit, de l'amour et du hasard
Les basanés les métisses, les Irlandais les rouquins
Petit Français pain d'épice, juif-arabe américain

Dents d'ivoire et peau d'ébène, Antillaise au corps de feu
Andalou d'Ile et Vilaine, Arménien de Périgueux
Jamaïcain d'Angleterre, marabout de Courbevoie
Notre pays c'est la terre, chacun est ici chez soi

Pas la peine oh pas la peine de parler de celui-là
De ce type qui sue la haine et empeste le climat
De Bâton Rouge au Cap-Vert, de la mer Noire au Mont-Blanc
Ma maison c'est l'univers, mon bateau c'est l'océan.

[Lien sur le site](#)

Étranges étrangers

Poème de Jacques Prévert

Kabyles de la Chapelle et des quais de Javel
hommes des pays loins
cobayes des colonies
Doux petits musiciens
soleils adolescents de la porte d'Italie
Boumians¹ de la porte de Saint-Ouen
Apatrides d'Aubervilliers
brûleurs des grandes ordures de la ville de Paris
ébouillanteurs des bêtes trouvées mortes sur pied
au beau milieu des rues
Tunisiens de Grenelle
embauchés débauchés
manœuvres désœuvrés
Polacks du Marais du Temple des Rosiers
Cordonniers de Cordoue soutiers de Barcelone
pêcheurs des Baléares ou bien du Finistère
rescapés de Franco
et déportés de France et de Navarre
pour avoir défendu en souvenir de la vôtre
la liberté des autres
Esclaves noirs de Fréjus²
tirillés et parqués
au bord d'une petite mer
où peu vous vous baignez
Esclaves noirs de Fréjus
qui évoquez chaque soir
dans les locaux disciplinaires
avec une vieille boîte à cigares
et quelques bouts de fil de fer
tous les échos de vos villages
tous les oiseaux de vos forêts
et ne venez dans la capitale
que pour fêter au pas cadencé
la prise de la Bastille le quatorze juillet
Enfants du Sénégal
dépatriés expatriés et naturalisés
Enfants indochinois
jongleurs aux innocents couteaux
qui vendiez autrefois aux terrasses des cafés
de jolis dragons d'or faits de papier plié
Enfants trop tôt grandis et si vite en allés
Qui dormez aujourd'hui de retour au pays
le visage dans la terre
et des bombes incendiaires labourant vos rizières
On vous a renvoyé
la monnaie de vos papiers dorés
on vous a retourné
vos petits couteaux dans le dos
Étranges étrangers
Vous êtes de la ville
vous êtes de sa vie
même si mal en vivez
même si vous en mourez

Jacques Prévert (1900-1977),
in *Œuvres complètes*, vol.1, Coll. Bibliothèque de la Pléiade,
Ed. Gallimard, 1992.

<https://poussiere-virtuelle.com/etranges-etrangers-poeme-jacques-prevert/>

Frontière

Regarde cet arc-en-ciel.
Vois la couleur jaune.
Remonte ton regard un peu.
Vois la couleur orange.
Rabaisse ton regard juste un peu.
À la fin de l'orange, au début du jaune.
Vois cette frontière entre la jaune et l'orange.
Cette frontière n'est pas une barrière.
Écoute le son de la note « DO ».
Écoute maintenant le son de la note « RÉ ».
Que ton oreille écoute maintenant.
Entre le « DO » et le « RÉ ».
Entends cette frontière entre deux notes de musique.
Cette frontière n'est pas une barrière.
Ta raison fixe ses limites.
Tu les inventes au bout de ton regard.
Après c'est l'inconnu, la peur.
Ces limites que tu te fixes,
Ce sont des frontières, pas une barrière.
De toi seul dépendent frontières et barrières.
Une frontière n'est pas une barrière,
C'est un signal, le signal d'un changement.
Quand tu rencontreras ton prochain obstacle,
Dis-toi que ce n'est pas une barrière.
Dis-toi que c'est une frontière.
Et fais en pas de plus.

Extrait de « Après la pluie ... le beau temps »
Raymond Viger

<https://survivre.social/apres-pluie-beau-temps-frontiere/>

EXTRAIT 1

L'identité n'est pas donnée une fois pour toutes, elle se construit et se transforme tout au long de l'existence.

Elle est faite de multiples appartenances mais il est indispensable d'insister sur le fait que nous la vivons comme un tout. Elle n'est pas une juxtaposition d'appartenances autonomes, ce n'est pas un patchwork c'est un dessin sur une peau : qu'une seule appartenance soit touchée et c'est toute la personne qui vibre. On a souvent tendance à se reconnaître d'ailleurs dans son appartenance la plus attaquée : la couleur, la religion, la langue, la classe etc... l'appartenance qui est en cause envahit alors l'identité entière ; ceux qui la partagent se sentent solidaires, ils se rassemblent, se mobilisent, s'encouragent mutuellement et s'en prennent à ceux d'en face. Pour eux alors affirmer leur identité devient forcément un acte de courage, un acte libérateur.

EXTRAIT 2

Avant de devenir un immigré, on est un émigré ; avant d'arriver dans un pays, on a dû en quitter un autre, et les sentiments d'une personne envers la terre qu'elle a quittée ne sont jamais simples.

Si l'on est parti, c'est qu'il y a des choses que l'on a rejetées : la répression, l'insécurité, la pauvreté, l'absence d'horizon. Mais il est fréquent que ce rejet s'accompagne d'un sentiment de culpabilité. Il y a des proches que l'on s'en veut d'avoir abandonnés, une maison où l'on a grandi, tant et tant de souvenirs agréables. Il y a aussi des attaches qui persistent, celles de la langue ou de la religion, et aussi de la musique, les compagnons d'exil, les fêtes, la cuisine.

Parallèlement, les sentiments que l'on éprouve envers le pays d'accueil ne sont pas moins ambigus. Si l'on y est venu c'est parce qu'on y espère une vie meilleure pour soi-même et les siens avec l'appréhension d'être rejeté, humilié...

Le rêve secret des migrants c'est qu'on les prenne pour des enfants du pays.

EXTRAIT 3

Le pays d'accueil n'est ni une page blanche, ni une page achevée, c'est une page en train de s'écrire. Plus vous vous imprégnez de la culture du pays d'accueil, plus vous pourrez l'imprégner de la vôtre. Plus un immigré sentira sa culture d'origine respectée, plus il s'ouvrira à la culture du pays d'accueil. Pour aller résolument vers l'autre, il faut avoir les bras ouverts et la tête haute, et l'on ne peut avoir les bras ouverts que si l'on a la tête haute. Si à chaque pas que l'on fait on a le sentiment de trahir les siens, et de se renier, la démarche en direction de l'autre est viciée ; si celui dont j'étudie la langue ne respecte pas la mienne, parler sa langue cesse d'être un geste d'ouverture, il devient un acte d'allégeance et de soumission.

EXTRAIT 4

Autour de la Méditerranée se côtoient et se confrontent, depuis des siècles, deux espaces de civilisation, l'un au nord, l'autre au sud et à l'est.

À l'époque romaine, toutes ces contrées, devenues depuis chrétiennes, musulmanes ou juives, appartenaient au même empire ; la Syrie n'était pas moins romaine que la Gaule, et l'Afrique du Nord était assurément, du point de vue culture, bien plus gréco-romaine que l'Europe du Nord.

Les choses ont radicalement changé avec l'apparition de deux monothéismes conquérants, le Christianisme et l'Islam .

En 2013 Mahmud Nasimi décide, contre le désir de son père, de quitter l'Afghanistan car il craint pour sa sécurité.

C'était la première fois que je tenais tête à mon père. C'était la première fois que je n'écoutais pas ma mère. (...)

« *Tu ne peux comprendre les émotions d'une mère.* » Alors j'ai embrassé ses mains en frémissant, bouleversé. Me voir passer toute une nuit sans avoir mangé l'avait rendue si triste. Si elle savait. Si elle savait que, pour venir en Europe, j'ai passé des journées et des nuits l'estomac vide, affamé. J'ai traversé des frontières, des montagnes, des déserts, j'ai séjourné en prison. Tous ces moments de misère, simplement pour sauver ma vie. Je ne peux pas briser le coeur de ma mère avec la vérité. Je ne lui ai rien dit. Comment faire autrement ?

En 2019, demandeur d'asile, accueilli pour trois semaines dans une communauté de religieux âgés au Sud de Paris, Mahmud a de petites attentions pour un résident mélancolique qu'il appelle spontanément Grand-père. Puis arrive la fin du séjour.

Après le déjeuner, Grand-Père a mis sa main sur mon genou en me disant :

« Tu vas partir mais tu seras toujours dans mes pensées. Je suis à la frontière de la mort, mais je voulais te dire que je suis reconnaissant à Dieu de m'avoir offert un ami fidèle au dernier moment de ma vie. Quoi de plus beau lorsque l'amitié, la sincérité, la confiance et la disponibilité s'en mêlent ? C'est un cadeau précieux » Il m'a parlé de fidélité et d'humilité d'une voix douce, lente, avec l'intensité de ce qu'on donne à ce qui touche immédiatement. Il n'y avait plus de différence entre nous, religion, pays, âge, langue, culture, toutes ces branches appartenaient à un même arbre : l'humanité.

Un afghan à Paris
Mahmud Nasimi Ed. du Palais 2021

« Ouvrir sa porte à l'autre, ce n'est pas un problème de menuiserie ... »

Ayyam Sureau
Interview Télérama 2015

<https://www.telerama.fr/monde/ayyam-sureau-ou-l-art-de-devenir-francais,130298.php>

Franchir les frontières était depuis longtemps mon pouvoir préféré. Il faut s'y lancer seule. Une personne avec vous, on passe à côté.

Claudie Hunzinger
Un chien à ma table Ed Grasset 2022

« Les frontières désormais tiennent le centre et les rives, s'inventent des rendez-vous sur un surcroît de ruines, sortent de partout comme des licols d'importation jusqu'à étrangler le moindre désir d'espace, le moindre sursaut de souffle et toute vie intérieure. »

André Welter né en 1945 extrait du poème « Frontières »
<https://www.wikipoemes.com/poemes/andre-welter/frontieres.php>

Aucune frontière n'est facile à franchir. Il faut forcément abandonner quelque chose derrière soi. .. Aucune frontière ne vous laisse passer sereinement. Elles blessent toutes.

Eldorado - Laurent Gaudé

https://www.dicocitations.com/citation_auteur_ajout/86160.php

« A présent, tout ce qui n'est pas interdit est obligatoire. »

Amin Maalouf
Le naufrage des civilisations

« Dira-t-on un jour l'agilité que développent ceux que la vie malmène, leur talent à trouver chaque fois un nouvel équilibre, dira-t-on les funambules que sont les éprouvés ? »

« S'adapter »
Clara Dupont-Monod
Ed Stock 202

« Qu'est-ce que ça veut dire « normal »? Ma mère est normale, mon frère est normal. J'ai aucune envie d'être comme eux ! »

« L'enfant penchée »
Benoît Peteers et François Schuiten
épigraphe de Clara Dupont-Monod in « S'adapter »

« Dire d'une frontière qu'elle est une passoire, c'est lui rendre son dû : elle est là pour filtrer »

« Eloge des frontières »
Régis Debray
Ed Gallimard Folio

« La mixité des humains ne s'obtiendra pas en jetant au panier les cartes d'identité, mais en procurant un passeport à chacun »

« Eloge des frontières »
Régis Debray
Ed Gallimard Folio

« Tant qu'il n'y a pas consensus sur le cadre territorial, une démocratie reste fragile, voire illégitime. Il est facile de voir qu'aux endroits de la mappemonde où il y a du grisé dans l'entre-deux et des pointillés qui se chevauchent, la parole est à la grenade, au plastic et aux machettes. »

« Eloge des frontières »
Régis Debray
Ed Gallimard Folio

« Après tout ce que j'ai vécu, je pourrais me dire que le monde est peuplé de gens cruels et méchants. Mais je préfère penser que la plupart des gens sont bons. C'est juste qu'il font moins de bruit que les autres. »

Ousman UMAR
Cité par Leila Slimani in « SOS Méditerranée » Gallimard Folio

« Je suis d'un tout petit peuple, Madame, que la plupart des gens comme toi ne voit pas. Tu entres dans la pièce, tu poses des questions. Tu dis « Nom » « Prénom » tu aimes cela. Tu as beaucoup de questions. » Date de naissance ? Métier dans le pays d'origine ? » Tu regardes ton dossier. Tu suis le protocole. Tu te caches derrière ces mots que tu n'as pas choisis, en pensant être civilisée. Mais je te le dis, madame : il est violent, le protocole. Nom ? Prénom ? Tu continues, tu n'hésites pas à répéter les questions, lorsque les réponses ne viennent pas assez vite. Tu es pressée. Il y a beaucoup de candidats. C'est ce que tu dis. Pour que j'accélère, sûrement. Je n'accélère pas. Je ne suis pas candidat. Ce que je demande ne tient pas dans un livre que j'aurais pu lire, dans un dossier que j'aurais pu apprendre par coeur. C'est ma vie que j'amène avec moi. Mais toi tu continues. Ça fait longtemps que tu parles en questions. Nom ? Prénom ? Avez-vous des raisons de craindre pour votre sécurité ? Faites vous partie d'un groupe ethnique ou religieux persécuté dans votre pays ? Tu déroules toutes les questions que tu connais. Je dis non. Tu n'écoutes pas. Tu crois que c'est la réponse à ta question mais tu te trompes. T'en rends-tu comptes ? Je dis non parce que je suis d'un peuple, madame, qui regarde les ports au loin et n'a jamais l'autorisation d'accoster. Mes frères et mes sœurs errent sur la mer, longent les côtes, s'épuisent à fixer des yeux des villes qu'ils ne connaîtront pas. Et lorsqu'on finit par les laisser descendre, ceux qui les accueillent portent des combinaisons blanches comme si mes frères et sœurs étaient contagieux. Je viens d'un tout petit peuple que vous ne voyez pas. Qui n'a aucun pouvoir, n'en aura jamais. Nom ? Prénom ? Je suis esclave, madame, je le sais. C'est cela que je viens proposer. Esclave pour quelques temps avant de repartir. Et vous n'en voulez pas de notre courage, de notre appétit, de notre envie de s'en sortir, vous n'en voulez pas ? Pourtant des pays se sont construits comme ça...ailleurs, autrefois. Mais vous, non. Et vous avez peur ? C'est ce que vous dites ? Je connais la peur, madame. Je viens d'un peuple qui tête la peur à la naissance. Je ne peux rien pour toi. Ni écouter tes mots, ni répondre à tes questions. Cela ne me dit rien, madame. Tu ne connais rien de mon petit peuple. Tes peurs à toi, ce sont des luxes. Tes maladies, des coquetteries. Je viens de la fatigue, madame. Alors je te laisse là où tu es. Je dis non à toutes tes questions. Tu peux les reprendre. Tu peux en faire des listes, les passer et les repasser dans ton esprit. Je ne veux rien de toi. Je suis d'un petit peuple qui sait faire autrement, qui a toujours su faire autrement. Et je te laisse à ta fatigue. Je ne la comprends pas. Je ne pourrai jamais la comprendre. Parce que la fatigue de mon petit peuple, elle, elle a une odeur, celle des nuits dormies recroquevillé sur soi, celle de la peur des contrôles de police, celle de vies qui s'esquintent. C'est à lui que je retourne, mon petit peuple, et je te laisse, toi, à ta solitude, avec tes questions qui tournent, et si cela doit être un châtiment pour toi, qu'il en soit ainsi, madame, les questions tourneront autour de toi comme des mouches. Nom ? Prénom ? Date de naissance ?...jusqu'à la fin, et à aucune il ne sera répondu, car ce ne sont pas des questions, ce sont des ordres tournés autrement, ce sont des refus qui font de faux détours. Je te laisse avec elles, et je m'en éloigne, parce que mon petit peuple a toujours su reconnaître les aboiements des chiens et il y en a dans chacune de tes questions, alors adieu, madame, « non », tu peux garder ce mot de moi, ce simple mot, je te le donne et je l'oppose à tout ce que tu m'as dit : « non ».

« *Petit peuple* » Laurent Gaudé
in « *SOS Méditerranée* »

Il y a cet instant, juste avant l'heure, où
j'écris ici,
pour rien,
un petit matin.
Fraîcheur d'une plaine stoïque, le dedans d'un désir,
Là, oui, j'écris,
pour rien,
pour le moindre verbe,
comme Marcher,
Courir,
Lutter,
Pousser,
Tenir...
Qui nous garderait vivants.

Éric Sarner, *Simple merveilles*,
Tarabuste éditions, 2020.

S'il arrive que tu tombes
apprends vite
à chevaucher ta chute
que ta chute
devienne cheval
pour continuer
le voyage

Frankétienne,
Anthologie de poésie haïtienne contemporaine
Editions Points, 2015.

Offrons le globe aux enfants

Offrons le globe aux enfants, au moins pour une journée.
Donnons-leur afin qu'ils en jouent comme d'un ballon multicolore,
Pour qu'ils jouent en chantant parmi les étoiles.
Offrons le globe aux enfants,
Donnons-leur comme une pomme énorme,
Comme une boule de pain toute chaude,
Qu'une journée au moins ils puissent manger à leur faim.
Offrons le globe aux enfants
Qu'une journée au moins le globe apprenne la camaraderie,
Les enfants prendront de nos mains le globe
Ils y planteront des arbres immortels.

Nâzim Hikmet
<https://www.poemes.co/le-globe.html>

« Il pleut sur cette route venant d'Espagne...Il pleut dans la petite ville, Le Boulou, et sur la foule devant la gare. Un millier de personnes, des femmes, des enfants. On ne les entend pas. Ils sont assis sur leurs hardes ou debout et ils attendent un train qui viendra on ne sait quand et qui partira on ne sait où. »

Elsa Triolet
cité par Serge Barba in « Frontières barbelés, les chemins de la Retirada 1939
Ed Trabucaires

Boubakar me murmure que j'ai la jambe fracturée. Que les plaies des barbelés sont sans profondeur. A lui, on a fait quelques points de suture. Je souris. Une jambe cassée. Ce n'est que cela. Je suis passé pour une jambe cassée. Nous avons été forts et courageux. Je respire profondément. Des images de la cohue m'assaillent. Je revois les corps serrés, les visages défaits de panique. J'entends les cris et l'éclat des coups de feu. Mais tout cela est derrière moi. Nous sommes passés. On prend soin de nous maintenant, comme si nous étions des enfants. J'aperçois un peu plus loin les policiers espagnols, les mêmes que tout à l'heure. Ils boivent un café en discutant. Ils ne font plus attention à nous. Qu'est-ce qui les empêche de se ruer sur nous et de continuer ce qu'ils ont commencé ? Qu'est-ce qui les empêche de venir près de nous et de nous battre ? Qu'est-ce qui a changé si brutalement ? Ils se réchauffent en buvant un verre. Ils n'ont pas l'air méchants. Ce sont les mêmes bras qui tiennent ces tasses en plastique et qui frappaient sur nos têtes. Les mêmes yeux qui nous traquaient quelques instants plus tôt et semblent maintenant ne plus nous voir. Le monde est étrange. Les démons s'apaisent en une fraction de secondes et viennent nous caresser la joue. Celui qui m'a brisé le fémur viendra peut-être m'offrir une cigarette. Qu'est-ce qui suspend leurs bras ? Je ne sais pas. Nous sommes passés. C'est un jeu et nous avons gagné. Ils respectent les règles.

Laurent Gaudé
Eldorado
Actes Sud

Toute société humaine est fondée sur quelques fondamentaux, le premier étant l'interdit de l'inceste, mais « Tu ne tueras pas » est le plus fondamental. Aussi, moins de trente ans après la monstrueuse tuerie de la seconde guerre mondiale, lorsque j'ai entendu retentir parmi nous le désinvolte « Il est interdit d'interdire ! », j'ai pris peur. Bien sûr, il faut lutter contre tous les interdits oppressifs et injustices. De là à faire table rase de toute limite, il y a une marge, celle-là même qui sépare la civilisation de la barbarie.

Cinq méditations sur la mort, autrement dit sur la vie
François Cheng

CHANSON DE CAVALIER

Cordoue
Lointaine et seule.

Jument noire, lune grande,
Olives dans ma besace.
Bien que je sache la route
Je n'atteindrai pas Cordoue.

Par la plaine, par le vent,
Jument noire, lune rouge.
La mort approche, me guette,
Depuis les tours de Cordoue.

Ah, que le chemin est long !
Ah, que ma jument a du courage !
Ah, que la mort m'attend
Avant d'atteindre Cordoue !

Cordoue.
Lointaine et seule.

Traduction de Catherine RÉAULT-CROSNIER

« C'est déjà ça »

Alain Souchon

Je sais bien que, rue d'Belleville,
Rien n'est fait pour moi,
Mais je suis dans une belle ville :
C'est déjà ça.
Si loin de mes antilopes,
Je marche tout bas.
Marcher dans une ville d'Europe,
C'est déjà ça.

Oh, oh, oh, et je rêve
Que Soudan, mon pays, soudain, se soulève...
Oh, oh,
Rêver, c'est déjà ça, c'est déjà ça.

Y a un sac de plastique vert
Au bout de mon bras.
Dans mon sac vert, il y a de l'air :
C'est déjà ça.
Quand je danse en marchant
Dans ces djellabas,
Ça fait sourire les passants :
C'est déjà ça.

Oh, oh, oh, et je rêve
Que Soudan, mon pays, soudain, se soulève...
Oh, oh,
Rêver, c'est déjà ça, c'est déjà ça,
C'est déjà ça, déjà ça.

Déjà...

Pour vouloir la belle musique,
Soudan, mon Soudan,
Pour un air démocratique,
On t'casse les dents.
Pour vouloir le monde parlé,
Soudan, mon Soudan,
Celui d'la parole échangée,
On t'casse les dents.

Oh, oh, oh, et je rêve
Que Soudan, mon pays, soudain, se soulève...
Oh, oh,
Rêver, c'est déjà ça, c'est déjà ça.

Je suis assis rue d'Belleville
Au milieu d'une foule,
Et là, le temps, hémophile,
Coule.

Oh, oh, oh, et je rêve
Que Soudan, mon pays, soudain, se soulève...
Oh, oh,
Rêver, c'est déjà ça, c'est déjà ça.
Oh, oh, oh, et je rêve
Que soudain, mon pays, Soudan se soulève...
Oh, oh,
Rêver, c'est déjà ça, c'est déjà ça.

C'est... dé... jà... ça.

« Hijo de Africa »

Mc Solaar / Alain Joseph Etchart / Eric Edouard Kroczyński

Ahio

Ahio-oh

J'sais pas si tu connais le kwassa kwassa

Zaïko Langa Langa, la rumba, ou le makossa

Le mbalax, la cora, le son du balafon

Qui fait bouger Bamako, N'Djamena ou le Gabon

Terre d'Afrique, Dioula, Peul, Mandingue, Massaï

Terre, où si t'es frappadingue le Saï, Saï t'assaille

Et j'croque bâton, manioc en pirogue

J'vois des côtes ancestrales et de belles gardes robes

Sur la plage, on a fumé le capitaine

Bu le jus de tamarin dans une coupe en ébène

Il faut des sous pour le développement

Il faut développer les flux pour lutter contre le sous-développement

Ahio, il y a des idéaux

Des couleurs et des sons qui sont plus beaux que dans les vidéos

Ahio-oh, nouvel idéal

J'ai vu des nanas là-bas, qui veulent être comme les filles des Halles

Ahio, de Douala jusqu'à Touba

Ahio, je t'aime, je te le dis tout bas

Ahio, de Douala jusqu'à Touba

Ahio, je t'aime, hijo de Africa

Une dent toute seule ne peut pas casser la noix

Voilà le genre de sentence que l'on nous apprend là-bas

Pour soigner la maladie, partager noix de kola

Cela veut dire dans les deux cas, qu'Africa a besoin de toi

Tu dois connaître la savane sans passer par Papy Brossard

Et voir l'œil du griot lorsqu'il te raconte l'Histoire

Les danses de village lors de la cérémonie

Ainsi que les rites initiatiques qui viennent de au moins l'infini

Lacs, fleuves, Nil, Niger ou le Victoria

Aller de Bobo-Dioulasso jusqu'à la ville de Pretoria

Ne m'appellez pas bamboula, ou tête de Granola, j'suis Tarzan

Le civilisateur avec l'œil perçant

Ahio, il y a des idéaux

Des couleurs et des sons qui sont plus beaux que dans les vidéos

Ahio-oh, nouvel idéal

J'ai vu des nanas là-bas, qui veulent être comme les filles des Halles

Ahio, de Douala jusqu'à Touba

Ahio, je t'aime, je te le dis tout bas

Ahio, de Douala jusqu'à Touba

Ahio, je t'aime, hijo de Africa

Le troisième acte, c'est les rapports de l'OMS

Parfois le manque d'eau, parfois des conflits qui nous stressent

Guerres civiles inutiles, peur sur le village et la ville

Populations déplacées c'est la peur qui crée l'exil

Des gosses sans école qui ne font pas leurs leçons

Ils ne jouent plus aux soldats, car soldats, ils le sont
C'est aberrant c'est comme un laboratoire
Qui fait des expériences pour quantifier le désespoir
Mais j'garde l'espoir quand j'entends premier Gaou
Ne pas baisser les bras, je le dis toujours au cas où
Quelqu'un écoute ce qui dégoûte, ou écoute les doutes
Et s'il montre la route, en août j'amène des scouts

Ahio, il y a des idéaux
Des couleurs et des sons qui sont plus beaux que dans les vidéos
Ahio-oh, nouvel idéal
J'ai vu des nanas là-bas, qui veulent être comme les filles des Halles

Enfant d'Afrique
Enfant d'Afrique
Enfant d'Afrique
Ahio, il y a des idéaux (enfant d'Afrique)
Des couleurs et des sons qui sont plus beaux que dans les vidéos
Ahio-oh (enfant d'Afrique)
Ahio, il y a des idéaux
Des couleurs et des sons qui sont plus beaux que dans les vidéos
Ahio, je t'aime, hijo de Africa

Recueil « Buveurs de braises »

Hawad

(un touareg qui vit à Paris)

Écartez-vous, écartez-vous
laissez-nous encore
la bride de l'épuise-vent
Pour l'homme des carrefours
et de l'embouchure des rêves
nul besoin d'un mensonge
crue de larme
bridée par la pitié

Et les chemins se taisaient

Aimé Césaire

Je bâtirai de ciel

Je bâtirai de ciel, d'oiseaux, de perroquets,	de pleine lune
de cloches, de foulards, de tambours,	un monde de petites cuillers
de fumées légères, de tendresses furieuses,	de velours
de tons de cuivre, de nacre, de dimanches,	d'étoffes d'or
de bastringues, de mots d'enfants, de mots d'amour,	de pitons de vallée de pétales
d'amour, de mitaines d'enfants,	de cris de faon effaouché
un monde notre monde	un jour
mon monde aux épaules rondes	autrefois
de vent de soleil de lune de pluie	
« Onze Astres Sur l'Épilogue Andalou »	
<i>Mahmoud Darwich</i>	

Un jour je m'assoierai sur le trottoir, le trottoir de l'étrangère
Je n'étais pas un narcisse, bien que défendant mon image
Dans les miroirs. As-tu jamais été là, l'étranger ?
Cinq siècles passés et achevés, et notre rupture demeure, là, inaboutie
Et entre nous les lettres, toujours, et les guerres
N'ont pas modifié les jardins de ma Grenade. Certain jour je passe par ses lunes
Et je frotte d'un citron mon désir. Enlace-moi que je renaisse
Des parfums d'un soleil, d'un fleuve sur tes épaules, de pieds
Qui égratignent le soir et il verse des larmes de lait à la nuit du poème
Je ne fus pas un passant dans les mots des chanteurs
J'étais leurs paroles
La réconciliation d'Athènes et de la Perse, un Orient étreignant un Occident
Dans le départ vers une même essence. Enlace-moi que je renaisse
D'épées damascènes dans les magasins. Il ne reste de moi
Que ma vieille armure, la selle sertie d'or de mon cheval. Il ne reste de moi
Qu'un manuscrit d'Averroès, le Collier du pigeon, et les traductions
J'étais assis sur le trottoir sur la place des pâquerettes
Et je comptais les pigeons : un, deux, trente...et les jeunes filles qui
Subtilisaient l'ombre des arbrisseaux sur le marbre, et ne laissaient
Les feuilles de l'âge, jaunies. L'automne est passé par moi et je n'y ai pris garde
Tout l'automne est passé, et l'Histoire est passée sur ce trottoir
Et je n'y ai pris garde

Grécité
Yiannis Ritsos

Ces arbres ne peuvent se rassasier de moins de ciel,
Ces pierres ne peuvent se rassasier sous les pas étrangers,
Et ces hommes ne peuvent se rassasier que de soleil,
Et ces cœurs ne peuvent se rassasier que de justice.

Ce pays est aussi dur que le silence,
Il serre contre son sein ses dalles embrasées,
Il serre dans la lumière ses vignes et ses olives orphelines,
Il serre les dents. Il n'y a pas d'eau. Seulement de la lumière.
Le chemin se perd dans la lumière.
Métal est l'ombre de l'enclos.
Ces arbres sont devenus pierre et les rivières et les cris dans la chaux du soleil.
La racine se heurte au marbre.
Chênes empoussiérés.
Ce mulet. Ce rocher. Haletants. Il n'y a pas d'eau.
Tous ont soif, depuis des années.
Tous mâchent une bouchée de ciel au-dessus de leur amertume.
Leurs yeux sont rouges à force de veiller,
Une ride profonde gîte entre leurs sourcils
Comme entre deux collines, au crépuscule, un fin cyprès.

Leur main est rivée au fusil
Leur fusil prolonge leur main
Leur main prolonge leur âme.
Sur leur lèvres habite la colère
Et le chagrin luit au fond de leurs yeux
Comme une étoile au fond d'un creux de sel.

Quand ils serrent les poings,
Le soleil est certain pour le monde
Quand ils sourient,
Une petite hirondelle s'échappe du buisson de leur barbe
Quand ils dorment,
Douze étoiles tombent de leurs poches vides
Et quand on les tue,
La vie grimpe la pente avec tambours et drapeaux.

Depuis tant d'années, tous ont soif, tous ont faim, tous sont tués.
Assiégés par terre et par mer
La chaleur a dévoré leurs champs
Le sel imprégné leurs maisons
Le vent a jeté bas leurs portes et les pauvres lilas de la place
La mort entre et sort par les trous de leur uniforme
Leur langue a la rugosité d'une pomme de cyprès
Leurs chiens sont morts avec leur ombre pour linceul
La pluie fouette leurs ossements.

Pétrifiés dans leur guet, ils fument la bouse et la nuit
Scrutant le large déchaîné
Où s'est englouti le mât brisé de la lune.

Le pain s'en est allé, les balles s'en sont allées.
Ils n'ont plus que leur cœur pour charger leurs fusils.

Tant d'années assiégés par terre et par mer,
Tous ont faim, tous succombent mais aucun d'eux ne meurt,
Leurs yeux brillent pendant qu'ils veillent
Et brillent un grand drapeau
Et brille un grand feu rouge,
À chaque aube des milliers de pigeons s'envolent de leurs mains vers les quatre portes de l'horizon.

Traduction de Jacques Lacarrière, Grécité, Fata Morgana, 1976

La Bohême est au bord de la mer,

par Ingeborg Bachmann

Traduction de Françoise Rétif

Si les maisons par ici sont vertes, je peux encore y entrer.
Si les ponts ici sont intacts, j'y marche de pied ferme.
Si peine d'amour est à jamais perdue, je la perds ici de bon gré.

Si ce n'est pas moi, c'est quelqu'un qui vaut autant que moi.

Si un mot ici touche à mes confins, je le laisse y toucher.
Si la Bohême est encore au bord de la mer, de nouveau je crois aux mers.
Et si je crois à la mer, alors j'ai espoir en la terre.

Si c'est moi, c'est tout un chacun, qui est autant que moi.
Pour moi, je ne veux plus rien. Je veux toucher au fond.

Au fond, c'est-à-dire en la mer, je retrouverai la Bohême.
Ayant touché le fond, je m'éveille paisiblement.
Resurgie, je connais le fond maintenant et plus rien ne me perd.

Venez à moi, vous tous Bohémiens, navigateurs, filles des ports et navires
jamais ancrés. Ne voulez-vous pas être bohémiens, vous tous, Illyriens,
gens de Vérone et Vénitiens ? Jouez ces comédies qui font rire

Et qui sont à pleurer. Et trompez-vous cent fois,
comme je me suis trompée et n'ai jamais surmonté les épreuves,
et pourtant les ai surmontées, une fois ou l'autre.

Comme les surmonta la Bohême, et un beau jour
reçut la grâce d'aller à la mer, et maintenant se trouve au bord.

Ma frontière touche encore aux confins d'un mot et d'un autre pays,
ma frontière touche, fût-ce si peu, toujours plus aux autres confins,

Bohémien, nomade, qui n'a rien, ne garde rien,
n'ayant pour seul don, depuis la mer, la mer contestée,
que de voir le pays de mon choix

Traduction de Françoise Rétif
© Ingeborg Bachmann _ 30 octobre 2011

Ingeborg Bachmann (1926 - 1973)

« Qui sait quand ils tracèrent les frontières du pays et autour desp ins, les barbelés de fer »

autre traduction

Si les maisons par ici sont vertes, je peux encore entrer dans une maison.
Si les ponts ici sont intacts, je marche sur un bon fond.
Si peine d'amour est à jamais perdue, je la perds ici de bon gré.

Si ce n'est pas moi, c'est quelqu'un qui vaut autant que moi.

Si un mot ici touche à mes frontières, je le laisse y toucher.

Si la Bohème est encore au bord de la mer, de nouveau je crois aux mers.
Et si je crois à la mer, alors j'ai espoir en la terre.

Si c'est moi, c'est tout un chacun, qui est autant que moi.
Je ne veux plus rien pour moi. Je veux toucher le fond.

Au fond, c'est à dire en la mer, je retrouverai la Bohème.
Ayant touché le fond, je m'éveille paisiblement.
Ressurgissant du fond je sais maintenant et plus rien ne me perd.

Venez à moi, vous tous Bohémiens, navigateurs, filles des ports et navires
jamais ancrés. Ne voulez-vous pas être bohémiens, vous tous, Illyriens, Véronais
et Vénitiens ? Jouez ces comédies qui font rire.

Et qui sont à pleurer. Et trompez-vous cent fois,
comme je me trompais et ne surmontais jamais les épreuves,
et pourtant les ai surmontées, chaque fois de nouveau.

Comme les surmonta la Bohème et un beau jour
reçut la grâce d'aller à la mer et maintenant se trouve au bord
Je touche encore aux frontières d'un mot et d'un autre pays,
Je touche, fût-ce si peu, toujours plus à toutes les frontières,

Un Bohémien, un nomade, qui n'a rien, que rien ne retient,
n'ayant pour seul don, depuis la mer, la mer contestée,
que de voir pays de mon choix.

Le Poète noir paroles d'une chanson de Kery James

Les rappeurs et les slammeurs écrivent merveilleusement notre langue
Je dois dire que le, le leader de tout cela, celui qui émerge en tête, c'est Kery James
Et vous allez l'entendre, écoutez surtout attentivement les paroles
Comment c'est beau et comment c'est Français

J'noircis des feuilles blanches à l'encre d'ébène
À l'encre de mes peines
Je m'époumone sous la fureur du vent
Mes mots s'envolent comme des nuages mouvants
On me tue chaque jour dans la langue de Molière
Je rends chaque coup dans la langue de Césaire
Poète noir, je chante ma solitude
J'habille désespoir que l'aube dénude

Je m'inspire de feuilles mortes aux couleurs d'automne
Ma poésie naît où l'été s'endort, quand l'hiver chantonne
Puisqu'écrire c'est oser, j'ose sans demi-mesures
J'ai des souvenirs pourpres à en faire rougir l'azur
J viens de tours de ciment à perte de vie
Cimetière d'illusions où se terrent les envies

Quand les lendemains ne font même plus de promesses
Mourir à vingt ans peut te sembler romanesque
À traîner le jour, j'ai vu naître la nuit
On a longtemps cru que vivre, c'était tuer l'ennui
L'égalité, j'ai cru la voir en silhouette
Ce soir où la pauvreté pointait un flingue sur ma tête

J'noircis des feuilles blanches à l'encre d'ébène
À l'encre de mes peines
Je m'époumone sous la fureur du vent
Mes mots s'envolent comme des nuages mouvants
On me tue chaque jour dans la langue de Molière
Je rends chaque coup dans la langue de Césaire
Poète noir, je chante ma solitude
J'habille désespoir que l'aube dénude

Jugé sur mon teint, j'écris à l'instinct
J'ouvre les bras au monde, mais seule la peine m'étreint
Alors sourire forcé, je n'serai jamais Français
Ici, les fils de colons ont peur d'être grand-replacés
Au soleil levant s'éteindront mes jours
Ils la feront sans moi la guerre civile d'Éric Zem...

Peur des différences ou panique sanitaire
Les moutons masqués trouvent la dictature salubre
J'mène une vie de bohème, je m'émancipe en lettre
Je n'attends pas qu'on m'aime, j'exige qu'on me respecte

À chaque instant je meurs, je ne suis pas grand chose
Peut-on rendre le monde meilleur en semant des pétales de proses?

À l'encre d'ébène
À l'encre de mes peines
Je m'époumone sous la fureur du vent
Mes mots s'envolent comme des nuages mouvants
On me tue chaque jour dans la langue de Molière
Je rends chaque coup dans la langue de Césaire
Poète noir, je chante ma solitude
J'habille désespoir que l'aube dénude

Noir, noir, noir
J'suis souvent d'humeur (noire)
J'ai des idées (noires)
Parfois je broie du (noir)
Ma poésie est (noire)
J'suis souvent d'humeur (noire, noire, noire, noire)
J'ai des idées (noires, noires, noires, noires)
Parfois je broie du (noir, noir, noir, noir, noir, noir, noir)
Ma poésie est (noire)

Voyageur il n'y a pas de chemin, le chemin se fait en marchant

Antonio Machado

(mort à Collioure en février 39)

Jamais je n'ai cherché la gloire
Ni voulu dans la mémoire des hommes
Laisser mes chansons
Mais j'aime les mondes subtils
Aériens et délicats
Comme des bulles de savon.
J'aime les voir s'envoler,
Se colorer de soleil et de pourpre,
Voler sous le ciel bleu, subitement trembler,
Puis éclater.
À demander ce que tu sais
Tu ne dois pas perdre ton temps
Et à des questions sans réponse
Qui donc pourrait te répondre ?
Chantez en cœur avec moi :
Savoir ? Nous ne savons rien
Venus d'une mer de mystère
Vers une mer inconnue nous allons
Et entre les deux mystères
Règne la grave énigme
Une clef inconnue ferme les trois coffres
Le savant n'enseigne rien, lumière n'éclaire pas
Que disent les mots ?
Et que dit l'eau du rocher ?
Voyageur, le chemin
C'est les traces de tes pas
C'est tout ; voyageur,
il n'y a pas de chemin,
Le chemin se fait en marchant
Le chemin se fait en marchant
Et quand tu regardes en arrière
Tu vois le sentier que jamais
Tu ne dois à nouveau fouler
Voyageur ! Il n'y a pas de chemins
Rien que des sillages sur la mer.
Tout passe et tout demeure
Mais notre affaire est de passer
De passer en traçant
Des chemins
Des chemins sur la mer

1936

Louis ARAGON
in Europe n° 197

À ce point de mon rêve à ce point
de vertige Ce fut comme une fleur
dont on brisa la tige

Elle est dans la poussière et qu'est-ce que j'en
tiens Mes yeux se sont rouverts au monde
quotidien

C'est une ville d'eaux où je suis par hasard
Les coblas des ruisseaux bruissent de toute part

L'air couronné d'oiseaux de feuilles
murmurant Respire la douceur des tilleuls
odorants

Et sortant de la gorge où tourne une eau
profonde Il monte une rumeur des
viscères du monde

Je vois de la terrasse où j'écris sur un banc
Dans les marronniers verts l'ormeau doublé de blanc

Une légende traîne ici son ombre
injuste Aux dentelles de bois du
pavillon vétuste

Aux accoudoirs de ce balustre
abandonné Comme si fugitifs après
quarante années

Un Francisco Ferrer regardait la
cascade Et toujours à son bras
songeait sa Soledad

Les verdure déjà de la tapisserie
Leur dérobaient le ciel leur sort et leur patrie

Déjà le jeune été brûlait sur les
platanes Le vent de la vallée y
dansait la sardane

Déjà sous le torrent comme un voleur
surpris Ils voyaient un poisson fuir
dans les galets gris

Et par le chèvrefeuille au cri sec
des cigales La roche était partout
proche à leur pas égal

Dans le sentier qui grimpe et dit
en catalan L'éléphant de Carthage
et le pied de Roland

Ah c'est par cette entaille au cour de la
montagne Que je l'entends comme eux venir
ce chant d'Espagne

Flamenco douloureux roulant avec
l'écho Qui depuis dix-huit ans
pleure Federico

Et le lys orangé qui pousse au creux d'un
mur N'est que l'or pâissant de l'ancienne
blessure

O prochaine et lointaine Espagne
mon souci Je suis donc revenu
pour t'écouter d'ici

N'es-tu pas ma limite et ma leçon première
Avons-nous deux amours avons-nous deux lumières

N'es-tu pas le miroir torride et le matin
Où mon peuple aperçoit le soir et son destin

Tu nous appris la mort et ses étranges
modes Et nous pensions à toi sur les
routes d'exode

Et nous pensions à toi quand on
mangeait si peu O pays des yeux noirs et
des ouvriers bleus

Et nous pensions à toi quand il fallut
apprendre À ranimer les feux en
soufflant sur les cendres

Et nous pensions à toi quand saignait
la patrie Et nous pensions à vous
mineurs des Asturies

Quand aux soldats tués on reprenait
les armes Et vous étiez présents pour
la joie et les larmes

Et dans ceux qui tombaient frappés par
trahison Et le jour tout d'un coup qu'on
ouvrit les prisons

Musique déchirante Espagne soeur
du Sud Fille de longue attente et
chère inquiétude

Ma captive sans qui sont tristes les
étés Et les amours amers sombre la
liberté

Je suis comme un parent qui te crie
au parler Par les grilles des mots
insensés sans savoir

Si l'entendre aujourd'hui te peut
être donné À travers les barreaux
que sont les Pyrénées

Vois Je suis revenu comme les
hirondelles Le croyais-tu
vraiment que j'étais infidèle

Tu chantes et ta voix s'égare en me
cherchant Que ne puis-je passer vers
toi ce mur du chant

Que tu saches enfin quelle moisson se
lève Combien de jeunes gens au bout du
monde rêvent

Entre eux parlant de toi comme font les
amants Qui portent des rubans au lieu de
diamants

- - - - -

Des olives

Amoz Oz (poète israélien)
in « Seule la mer » 2002

Car le goût fort de ces olives qui ont longuement mariné
dans l'huile avec de l'ail, du sel, du citron, du piment et du laurier,
exhale parfois des effluves du passé : des pierres fendillées,
un troupeau, l'ombre et le son d'un pipeau, un souffle mélodieux
venu du fond des âges.

La fraîcheur d'une grotte, une hutte cachée au fond d'une vigne,
un abri dans un champ, une tranche de pain d'orge et de l'eau
du puits. C'est de là que tu viens. Tu t'es égaré.

Ici c'est l'exil. Quand ta mort viendra, une main omnisciente se
posera sur ton épaule, viens, il est temps de rentrer à la maison.

Poème sur l'olivier

Mahmoud Darwich (poète palestinien)
in « *Rameaux d'olivier* » 1964

Si l'olive se souvient de son planteur
Son huile se transformera en larmes
Oh ! Sagesse des ancêtres, notre corps pour vous deviendra
Un habit de protection pour vous.
On va épilucher les épines par nos cils, et on va couper la tristesse
Et l'enlever de notre terre.

L'olivier conservera sa couleur verte à jamais
Et rentrera autour de la terre comme une arme.

La souche de demain

Andrée CHEDID
in « *Cérémobial de la violence* » 1977

C'était en plein combat

Soudain ces foules en lutte
se joignent au même refus
Déchirant les pièces d'identité
qui scellent leurs différences
ils se déclarent :
semblables et réunis

Vous êtes ma seule famille
adversaires de la haine !
Partisans des victimes
en tout lieu menacés !

Mais quelles sont vos armes
en ce monde en arme ?
En ce monde de cloisons
quel est votre sentier ?
Pourtant vos voix porteront semence

Votre chemin sugira
d'entre les sols pilonnés

Acharnés d'espérance,
parmi les herbes de la fureur,
vous êtes la souche de demain.

Psaumes

Adonis

in « Chants de Myar de Damascène suivi de Singuliers »

Il vient désormais comme la forêt et comme le nuage
ne peut être refoulé. Hier il portait un continent et
déplaçait la mer.

...Le voici annonçant l'entrecroisement des extrêmes,
gravant sur le front de notre temps le signe de la magie.

...L'incertitude est sa patrie mais ses yeux sont
innombrables

...Il est le vent qui ne bats pas en retraite et l'eau qui ne remonte pas à sa
source.

Il crée son espace à partir de lui-même...il n'a pas d'ancêtres et ses racines sont
dans ses pas.

* * *

Je porte mon abîme et je marche. J'anéantis les chemins qui s'achèvent.
J'ouvre les chemins longs comme l'air, comme la poussière, créant de mes pas
des ennemis, des ennemis à ma mesure. L'abîme est mon oreiller, les ruines
sont mes intercesseurs

Je vis secrètement dans le sein d'un soleil à venir. Je me protège avec
l'enfance de la nuit, abandonnant ma tête sur le genou du matin. Je m'échappe
et j'écris les livres de l'exode. Aucune promesse ne m'attend.

Je suis prophète et semeur de doutes.

... Je laisse le passé à son déclin et fixe mon choix sur moi-même.

... Je suis argument contre l'époque.

* * *

« Je suis le début du jour, le dernier venu. Je pose mon visage sur
l'orifice de l'éclair et je dis au rêve d'être mon pain. Je lave la toison de la
terre.

... Je me dirige vers le lointain et le lointain demeure. Ainsi je n'arriverai
jamais. Mais j'irradie. Je suis lointain, le lointain est ma patrie.

... Je crée une patrie amie comme les larmes.

... Moi, le coureur de l'univers, les dieux forment autour de moi une
haie. Je les saisis et les enlève, et quand je les palpe mes mains me revêtent de
funérailles comme des gants. Moi qui repose au fond des coquillages du rêve,
j'annonce l'homme intérieur.

... J'annonce le déluge du refus, j'annonce le livre de sa genèse. »

* * *

Vagues

Adonis

in « Commencement du corps, fin de l'océan »

« Viens vers moi terre, prends moi.

Mon corps au cœur du tien. Comment apaiser ces vagues ?

Le temps s'y installe entre flux et soleil. Le rivage est chaise sans pieds,
l'écume lui saute aux épaules comme un vol de mouettes
qui viennent de naître dans les à-pics. Suis-je entrain de glisser
entre une vague et une autre, entre une histoire et une autre, et
cette impression que l'ancien s'efface et que le nouveau n'est qu'une
hypothèse.

La certitude t'abandonne quand tu fréquentes les vagues. Si suave
est certes désertion.

Ton temps devient voyage, mélange de vent et d'espace.
Je dirai donc en ton nom aux vagues de s'adoucir, d'effacer,
d'effacer. »

Frères humains
qui après nous vivez,
N'ayez vos cœurs
contre nous endurcis

FRANÇOIS VILLON *Ballade des pendus*

Les hommes sont les mêmes partout :
les frontières ne figurent que dans nos âmes.
Mais ne dis jamais à personne
que la seule vraie patrie de l'homme,
c'est l'homme !
On te prendrait pour un poète.
Ce qui est pire que tout.

SAN-ANTONIO
Réflexions sur les gens de chez nous et d'ailleurs **Fleuve noir / 1999**

Partir
corps et âme partir.
Partir
se défaire des regards pierres oppressantes
qui dorment dans la gorge.
Je dois partir
plus d'inertie sous le soleil
plus de sang ébahi
plus de prendre la file pour mourir.
Je dois partir
Mais fonce, voyageuse !

ALEJANDRA PIZARNIK
« La dernière innocence » *Œuvre poétique*
Traduit de l'espagnol (Argentine) par Silvia Baron Supervielle et Claude Couffon
Éditions Actes Sud

Ma patrie est
Un ciel sans passeport
Sans frontière
Où j'entre par les chemins de l'air.

FEREYDOUN FARYAD
Traduit du persan en grec par l'auteur et du grec en français par Jacques Lacarrière
Revue Caravanes / Éditions Phébus

De tout à rien passerons dans ce monde,
d'un cri, d'un souffle,
d'un clignement d'yeux,
de rien à tout dans la même seconde,
perdus le temps, et l'espace et le lieu.

LILIANE WOUTERS
« Escales » / *Le gel* **Éditions Seghers**

J'aurais voulu vivre et écrire comme un nuage. C'était mon ambition, idiote comme toutes les ambitions.

CHRISTIAN BOBIN
La Muraille de Chine
Éditions Lettres Vives

Extrait 1 : Tableau théorique d'une société libre

...Et pourtant rien au monde ne peut empêcher l'homme de se sentir né pour la liberté. Jamais, quoi qu'il advienne, il ne peut accepter la servitude ; car il pense. Il n'a jamais cessé de rêver une liberté sans limites, soit comme un bonheur passé dont un châtiment l'aurait privé, soit comme un bonheur à venir qui lui serait dû par une sorte de pacte avec une providence mystérieuse....

...On ne peut rien concevoir de plus grand pour l'homme qu'un sort qui le mette directement aux prises avec la nécessité nue, sans qu'il ait rien à attendre que de soi, et tel que sa vie soit une perpétuelle création de lui même par lui même.

...facteur de servitude est l'existence des autres hommes. Et même à y bien regarder, c'est à proprement parler le seul facteur de servitude ; l'homme seul peut asservir l'homme.

Simone WEIL

Extraits de : « **Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale** »

Dans le mot exil
il y a une paire de semelles qui ne se parlent plus
un baluchon plié en haut du placard
une boussole rongée de remords
un dictionnaire bilingue qui dit peu de choses
de l'exil, juste assez pour cacher sa douleur »

Souad Labbize

"Ils sont prêts à
se lever, tous les pays
de la mappemonde
à secouer leur peau d'étoiles,
à attacher sur leur dos
les balluchons bleus de leurs mers,
à poser leurs montagnes aux racines de feu
en guise de casquette sur leurs cheveux de fumée.

Prêts à porter dans leur valise
tout le poids de la mélancolie, cette chrysalide
sur les ailes de laquelle un jour
ils achèveront le voyage."

Nelly Sachs

*Ô le Pauvre amoureux des pays chimériques !
Faut-il le mettre aux fers, le jeter à la mer,
Ce matelot ivrogne, inventeur d'Amériques
Dont le mirage rend le gouffre plus amer ?*

Charles Baudelaire,
« Le Voyage », *Les Fleurs du Mal*

J'ai longtemps cherché qui comprendrait mon être
Et tiendrait en compte mes sentiments
Sans tester mon humanité ou me priver de mes droits
Ou me frapper même s'ils sont plus puissants que moi
Ou m'empêcher de révéler mon message
Et vivre ma vie.

(« Une Femme Exceptionnelle », Yousif Haliem)

Les mots deviennent vides de sens et mon visage s'assombrit
Et les soupirs...et les tremblements coléreux...lorsque vous assistez
Dans un silence hypocrite, ponctué de dénégations
Qui giflent ma figure et ma conscience
Qui assassinent les lettres des mots
Pourquoi le mot « vérité » n'est plus un mot ?
Pourquoi n'a-t-il plus le même sens ?
La même véracité ?

TOI L'OISEAU MULTICOLORE

Oublie celles et ceux qui te ressemblent
Si prompts à former clans et tribus
Au nom de la différence dévastatrice
Oublie celles et ceux qui ne te ressemblent pas
Qui te sourient pour mieux révéler la place invisible à toi réservée

Toi si singulière qui passes ton chemin
Comme si tu n'avais aucune idée
De ce que faire monde veut dire
Comme si ta place n'était pas ici-même
Parmi les voix qui éclairent les visages
Si divers de l'humanité en péril.

Dès le lever du jour
Oublie le choix des autres
Qui clament un nom pour toi
Pour ton visage

Ils te nomment
Ils t'assignent une peau
Un pays une terre
ils croient avoir trouvé
d'où tu viens
Et quelles frontières
Te sont interdites de traversée

Même si l'autre qui parle en ton nom
Ignore encore qui tu pourrais être
Le sang qui coule en tes veines
Et la liberté de tes mains révèlent
Combien tu es une mémoire
Une part infime d'humanité

Un jour tu nais quelque part
Ils te disent voici le nom de ton lieu
Dessiné dans ce pré-carré convoité
Voici ton pays du soleil rayonnant
Le plus beau pays bâti entre ciel et mercredi
Voici un nom formaté en ivoire précieux
Qui porte la marque que tu n'oublieras jamais
Tu vivras à l'ombre du souvenir de l'emblème
Qui accompagne tes pas jusqu'au bout de tes rêves

Et le temps s'est arrêté
Au milieu de la maison
Les ailes fracassées
Contre le mur du futur

Le temps s'est arrêté
Il t'a prêté un miroir
Tu as regardé la face cachée
De l'eau dormante
Que tu as été
Cinquante années durant
Sous le soleil d'une vie à deux

Le temps s'est arrêté
Et tu as eu envie
De t'envoler

En réparant tes ailes cassées
Tu es devenue l'oiseau
Multicolore sur le balcon
Qui chante nuit et jour
Les nouvelles du monde

TU AURAS PU DIRE QUE CE PAYS EST LE TIEN

Un jour tu parcours les ruelles de ta mémoire
Le lendemain tu fréquentes les rues ordinaires
Dessinées au fil des siècles
Puis des sentiers battus et formatés
Comme ton pays coupé au carré

Ta marche n'est ni errance ni perdition
C'est l'histoire d'une mémoire cassée
Que tu portes en toi comme un sac en bandoulière
Seuls la mer et les vents saluent tes départs
Et les arbres en joie les matins des arrivées

Tu as fait escale sur cette terre
Que tu croyais connaître
En ce pays qui chante en toi
Depuis l'aube de ta venue au monde
Tu aurais pu dire que ce pays est le tien

Mais qui croira la parole d'une étrangère
Assise sur la rive d'un canal
Que l'on imagine inutile
Le canal du Midi
Gardien d'une histoire ancienne

La danse c'est le Temps
Relié aux paysages
Que tu traverses
Jusqu'à l'insoutenable frontière
Le lieu des passages qui te séparent de toi
Là où s'éveillent tes sens endormis
La frontière est un carrefour qui s'ignore
Mais toi tu le sais comme la coulée du Temps

Ici tu traverses les sentiers d'un désert
Où l'eau se métamorphose en liens
Et passerelles entre la Terre et les vivants
L'eau revêt la figure du fleuve ou de la mer
De la rivière ou de la pluie dont les fines perles
Te réservent encore bien des surprises

Tu façones tes chemins sur la carte
Où les terriens oublient la voie des passages
Ouverte aux migrants qui n'ont pas le choix
Pourtant nous sommes tous des migrants
La quête de l'eau accompagne nos pas
Dans le sable infini jusqu'à l'orée de la mer

Ils suivent les chemins des vents
Ils n'ont pas d'autres choix
Ils entament une traversée inédite
Aux portes du pays où ils sont nés
Leurs empreintes s'effacent lentement
Sur le sable à la tombée de la nuit
Qui attendra patiemment leur retour
Un vent paisible et anonyme
Balaie leurs traces

Ce sont des voyageurs armés
Du seul courage de leurs grands rêves
Pour honorer leurs désirs les plus fous
Comme pour oublier que leur vie
stagnait en ces lieux inhabitables
Qu'ils abandonnent
Aux bons soins du hasard

Au bout du voyage
Un royaume de vents les attend
Plus violents plus inhumains
Vents imprévisibles
Qui se dressent
Comme des remparts sans fin

Les voyageurs butent contre les frontières
Où se multiplient les murs de la mort
Quand la quête de la vraie vie
Est à l'ordre du jour

Le jour ne se lève pas encore
Sur les terres où souffle la dureté de la vie
Là où le soleil a oublié d'admirer la beauté
Des mains et des coeurs en détresse
quand le vent sec n'est plus que brise
Qui rêve de relier l'humain à sa terre
Dont il ignore les richesses

La rivière qui coule en toi
Est une césure
Une séparation et un lien
Qui raccordent les parties de ta vie
Afin que tu aies une tête et un corps
Qui se parlent et jouent ensemble

Les eaux de ta rivière viennent de loin
De l'océan qui relie les continents
Et du grand fleuve aux crocodiles
Qui traverse la savane arborée
Parmi tes rêves de voyageurs
Qui ne tarissent jamais

Extraits tirés de l'anthologie 2023 « Ces mots traversent les frontières » Le
Castor Astral

« Les noms toujours sont pour les autres. Vous n'avez que votre origine : un Érythréen, un
Soudanais, un Rom...Même les stèles sont anonymes. Seul varie la couleur de l'eau, bleu
d'azur, ou la Manche noire et glacée. »

Olivier Barbarant

« Seul existe celui qui lit le poème ».

Frantz Bartelt

« Facile à aimer
Mais difficile à vivre
Voilà, tu sais tout ».

Rim Battal

« Apprends à nager en toi-même, laisse toi traverser »
« Tu avances pas à pas sur les frontières enflammées de la survie »

Zéno Bianu

« Ma mémoire n'est pas éteinte, mais trouée par le passage des frontières »

Camille Bloomfield

« Se nomment mesures du temps, le long du larynx et de l'aorte, les frontières souples du
silence, tout alphabet d'horizon. »

Nicole Brossard

« est-ce que je suis la langue de mes parents »

Lorena Bur

« Ce qu'on attend d'un monstre comme un effort humain
retourner au pays, lui demander pardon »

Loréna Bur

« Les leaders imbus,
Leurs ministres exaltés,
Adoptent des postures
Dans les salons dorés »

Charlélie Couture

« Dis c'est comment qu'on freine avant le précipice ?

Charlélie Couture

« L'écriture des frontières en pointillé sur le sol est l'alphabet de la folie »

Jacques Darras

« S'il te plaît, laisse la clé sur la serrure »

Pauline Dellabroy-Allard

« La vie est ainsi faite
la vie est un syphon
carte d'identité valise à double fond
et pause arrêt pipi au pied des crucifix »

Kent

« corps
langage
espace et temps
font front frontières
nous obstaclent

et pourtant
c'est dans l'espace
et dans le temps
par le corps
et le langage

que je te connais
que je me connais »

Mélanie Leblanc

Christian Garcin
Théologie du rouge-gorge

si je saisis le rouge-gorge
 qui vient de se poser sur le fil d'étendage
 et que je le coupe en deux
je n'obtiens pas deux rouges-gorges
 mais deux moitiés d'oiseau sanguinolent et mort

si je prends en revanche un morceau de pain
 et que je le coupe en deux
j'obtiens deux morceaux de pain
 un peu plus petits que le premier

de la même manière une cellule lors de la mitose
 se duplique et produit deux cellules
pas même plus petites que la première

la division est une division pour les rouges-gorges
 une multiplication pour le pain et les cellules
c'est surprenant quand on y pense
 et pourtant au lycée j'étais doué en maths

ou alors la division par zéro
 c'est impossible dit-on
mais le zéro n'est rien
 et si l'on divise un rouge-gorge par rien
on ne le divise pas
 si bien que le rouge-gorge continue de chanter

si n'importe quoi divisé par rien
 égale ce n'importe quoi
et que n'importe quoi divisé par un
 donne ce même n'importe quoi
c'est donc qu'un égale zéro
 et si un et zéro sont une même chose
cela signifie qu'il n'y a pas de Dieu unique
 pas d'Allah, pas de Dieu et pas de Jéhovah
et ça fait un bien fou

 c'est pour cela sans doute
qu'il est interdit de diviser par zéro
 la théologie devrait être enseignée
en même temps que les mathématiques

j'aime l'idée
que ce qui a eu lieu
ne puisse pas
ne pas avoir eu lieu
et que tout ce qui a été fait
ne puisse être effacé
de sorte que
dans l'espace illimité
et le temps éternel
ma vie aura compté

Bruno Mabilie

- Je n'ai jamais traversé la frontière.

D'un côté les corps, de l'autre les ombres. Y a-t-il des drapeaux qui claquent au vent, plantés dans le sable, une ligne jaune, ou rouge, ou blanche, un mur de pierre, une barrière de bois, ou bien un fleuve aux eaux violentes, roulant son flot de haine, de chagrin et d'oubli, que l'on doit franchir pour passer sur l'autre rive ? Y a-t-il un affreux vieillard aux yeux cruels et un grand chien qui garde l'entrée, un molosse à trois têtes qui se nourrit de viande humaine et de gâteaux de miel ? Comment se faufiler parmi la foule du limon noir ? Faut-il jouer des coudes jusque chez les morts ? »

Jean-Michel Maulpoix

« Nous n'oublierons pas
Nous tenterons de raccommoder nos rêves avec du fil d'amnésie
D'autres y sont parvenus n'est-ce pas ? »

Marie Modiano

« Nous avons décidé
que la frontière était
une ficelle
car nous n'avions
qu'un couteau à la poche
pour la couper »

Serge Pey

« ensemble on sera solitaires »

Suzanne Rault-Balet

« Avec un encrier tu voyages
Autant qu'avec tous les récits
Qui pourraient prendre forme dans son encre
Où le voyage emmène
Quelle importance ?

James Sacré

« Bien heureux les fleuves
qui n'ont pas de frontières
et bienheureux les vents
qui sautent les murailles :
ils sont du pays où ils respirent. »

Jean-Pierre Siméon

Eric Sarner

« De grands et beaux murs... »

Notes pour un projet documentaire

Les murs ont réapparu. Plus surpuissants, plus redoutables que jamais dans notre XXI^e siècle. Béton, acier, sable, fil de fer barbelé, miradors ; Barrières de séparation ; AU long de la dernière décennie seulement, des États ont dressé près de 10 000 km de murs sur quatre continents différents. Les murs chevauchent l'histoire des empires, des royaumes et des états à travers les siècles. Le renouveau des murs vient après la Seconde Guerre mondiale, lorsqu'il s'agit de diviser le monde en deux blocs idéologiques, communisme contre capitalisme. Berlin en devient le symbole, de 1961 à 1989, et, aujourd'hui encore, l'appellation générique « le Mur » vaut pour celui qui, outre la ville allemande, divisa le monde en deux camps. Il ne reste aujourd'hui qu'une frontière barricadée politiquement, assimilable à la Guerre froide, entre les deux Corée, qui fait des fortifications et des barbelés coréens, dressés en 1953, le plus ancien « mur ». Le mur de Berlin, comme le rideau de fer communiste en général et la clôture coréenne, ont par ailleurs pour particularité d'être les seules barrières de l'Histoire destinées à empêcher les gens de sortir, et non d'entrer.

L'époque est à la construction, les murs sont à la mode. Murs, clôtures et barricades diverses : la nouvelle réalité créée par la mondialisation a entraîné, depuis une vingtaine d'années, une multiplication des clôtures. La construction de murs apparaît comme une réaction aux ponts engendrés par cette mondialisation. Le mur est la réaffirmation par les États de leur souveraineté et de leurs frontières.

*

Après une hausse du nombre de murs à partir de 1945 – nous en étions à une quinzaine à la chute du mur de Berlin- le phénomène s'est généralisé au tournant des années 2000 raconte Anne Elisabeth Vallet (Université de Montréal). Même s'il y a eu une accélération à partir de 2003 en réaction au 11 septembre, cela se mettait déjà en place avant 2001, et la raison profonde est plutôt la mondialisation. Le mur est la réponse immédiate des politiques à l'impression des gens d'une perte de contrôle des territoires, des flux, des valeurs. Le mur est une opération de relations publiques. Le projet a acquis à ce moment-là une forme d'admissibilité sociale : les gens étaient devenus prêts à voir des murs se construire.

*

HUIT EXEMPLES, HUIT LIEUX, HUIT MURS

* États-Unis / Mexique

AU cours de sa campagne électorale de 2016, Donald Trump a fait la promesse d'un « grand et beau mur » entre les États-Unis d'Amérique et le Mexique. IL n'a pu tenir, à ce jour, qu'en partie sa promesse.

La barrière États-Unis / Mexique, ou la grande muraille, est une séparation discontinue érigée par les États-Unis sur leur territoire, le long de leur frontière avec le Mexique. Le Mur vise à empêcher l'immigration illégale ainsi que les trafic de drogue.

Coût pour chaque section de mur : auotur de 500 000 dollars. Les prototypes devaient atteindre entre 5,50 et 9 mètres de hauteur.

* Maroc / Sahara occidental

Barrière de sable installée vers 1980. Fil de fer barbelé et mines. Le Maroc revendique la partie occidentale du Sahara, tandis que l'Algérie aide les Sahraouis.

Il s'agit du mur le plus long et le plus ancien. Il court au long des frontières du Maroc, de l'Algérie et de la Mauritanie. Près de Tindouf (Algérie) de nombreux camps de réfugiés sahraouis sont installés dans un décor désertique particulièrement âpre.

* Inde / Bangladesh

De ciment et fil barbelé, ce mur a été construit à partir de 1986. Il est toujours en construction et est prévu sur 4000 kilomètres. Delhi veut éviter l'immigration illégale et limiter l'infiltration de terroristes. Dacca parle d'hégémonie indienne.

Familles et communautés séparées par les miradors, les projecteurs et de redoutables gardes-frontières. Plus de mille personnes y ont perdu la vie en quinze ans.

* Sao Paulo (Brésil)

C'est un mur entre riches et pauvres.

Alphaville, à quelques kilomètres de Sao Paulo, est le plus important complexe d'habitation sécurisé.

Construit en 1978 pour une élite voulant échapper à la violence et au stress de la grande métropole, Alphaville a fait des petits jusqu'à devenir une franchise : une vingtaine de complexes du même genre se sont développés dans diverses autres villes du pays, accompagnés de toutes les infrastructures nécessaires.

Quelques 70 000 résidents vivent à l'abri ; dernière 70 km de murs (béton, barrières électrifiées, avec un millier de gardes de sécurité).

* Méllilla-Ceuta

Barrière de fil barbelé, équipée de capteurs électroniques. Elle marque la séparation entre le Maroc et l'enclave espagnole de Ceuta.

Installée depuis 1993, elle n'a cessé d'être techniquement perfectionnée depuis et vise à empêcher l'immigration illégale venue d'Afrique du Nord et d'Afrique noire.

*Israël / Palestine

C'est en 2002 qu'Israël a entrepris la construction de son mur en Cisjordanie. Il était destiné à empêcher l'incursion de militants palestiniens. Ce mur, toujours en cours de réalisation, sera long de 730 kilomètres une fois terminé. Le mur sera à 85 % en Cisjordanie.

La terminologie diffère selon les parties : pour les israéliens, il s'agit d'une « barrière anti-terroriste », d'une « clôture de sécurité » ; pour les palestiniens, il s'agit du « mur de l'apartheid », du « mur de la ségrégation », du « mur de la honte » ; quant à la Cour internationale de Justice, elle parle dès juillet 2004 du « mur de séparation ».

La construction du mur a pour conséquences l'annexion des terres palestiniennes, notamment des pâturages et des terres de culture (oliviers, citronniers, orangers) : la barrière annexe environ 12 % des terres agricoles palestiniennes, riches en réserve d'eau et en puits. En outre 45 % des terres cultivables palestiniennes se trouvent de l'autre côté de la barrière, les palestiniens devant demander l'autorisation à Israël de s'y rendre pour y travailler.

* Corée du Nord / Corée du Sud

Le « mur » existe depuis 1953 sur la zone démilitarisée (DMZ) entre les deux États. Il s'étend sur 250 kilomètres parcourus de barrières renforcées et de postes d'observation pour empêcher tout passage dans un sens ou dans l'autre.

Environ 2 millions de soldats au total sont massés de part et d'autre.

« Un mur est toujours un révélateur de son époque, note le journaliste Rémy Ourdan (Le Monde) et en dit davantage sur celui qui le construit que sur celui qui est supposé ne pas le franchir. Dans un monde écartelé entre, d'un côté, la progression de la mondialisation et, de l'autre côté, des replis identitaires, l'envie de se barricader semble l'emporter de plus en plus souvent. Un mur est avant tout un signe de peur. Au-delà des guerres et des tensions entre pays, au-delà de l'affirmation des frontières et de la nécessité d'un passeport et d'un visa, le mur est devenu le symbole de la confrontation entre le voyageur mondialisé, exilé forcé ou migrant volontaire, et l'État forteresse. La question est de savoir lequel des deux est l'emmuré »

Antoine Mouton

Les personnes qui ne font rien dans le train.

Certaines personnes sont délicates, elles s'endorment dans les trains. Elles retirent leurs chaussures pour s'allonger. Elles se contorsionnent sur les fauteuils trop fermes. C'est toujours très étroit mais elles trouvent une position à peu près tenable et s'y tiennent. Elles laissent le soleil leur brûler les joues à travers la vitre. Et leurs yeux se ferment doucement. Et elles rêvent, et leurs rêves traversent les paysages. Et la nuit vient sur le pays. La nuit brûle à travers la vitre. Les villages sont minuscules. Le wagon est sous hypnose. Les gens qui ne dorment pas sont en train de lire. Lire les rend très beaux. Mais les personnes les plus belles sont celles qui ne font rien. Qui ne somnoient même pas. Qui n'ont pas eu l'idée d'ouvrir un livre. Qui sont assises sur leur fauteuil et qui laissent la nuit se poser sur le pays traversé. Celles qui croient en l'immobilité comme en la vitesse. Celles qui ne cherchent pas à se distraire du voyage. Celles qui sont suspendues à l'arrivée. Celles qui pensent à la vie. Celles qui profitent d'être assises dans un train pour penser à ce que la vie leur a fait. Et elles se voient aller. Elles se voient aller quelque part. Elles se demandent si elles sont heureuses. Et ce qu'il s'est passé pour qu'elles soient assises dans ce train, à penser à la vie. Ce qui les a conduit à se laisser conduire ailleurs. Elles ne pensent pas à la vie tous les jours. A bord d'un train, c'est plus facile. Elles ne prennent pas un train par jour. D'habitude c'est la vie qui pense à nous. Ou bien elle pense pour nous, on ne sait pas. On n'a pas encore saisi la différence. On en voit les effets c'est tout. On en voit les effets par-dessus le paysage. A travers la vitre. Et dessus le reflet. Ce visage : moi. Je ne dors pas ni ne lis. J'observe ma vie. Je me demande ce qu'elle aurait pu être. Ce que j'aurais dû faire pour dormir dans le train, au lieu de penser. Pour ôter mes chaussures et m'allonger avec délicatesse, du mieux possible, et laisser mes pieds flotter dans le couloir, un peu plus haut que ma tête, et m'adosser à la nuit, au pays plein de nuit, et rêver avec la même poignante délicatesse que cet autre, et cet autre, et cet autre, et cet autre encore, cette bande de délicats, allongés parmi les lecteurs et les brutes, traversant des hameaux sans nom, que la nuit cache. Les brutes, qui pensent, qui n'arrêtent plus de penser en cherchant leurs yeux dans la vitre, qui s'éprennent de leur pensée, et qui ne laisseront plus jamais la vie les conduire là où ça s'arrête. Plus jamais.

Racistes de Jean-Pierre Siméon in « Sans frontières fixes » Ed Cheyne 2001

Voilà ce qu'ils disent :
l'anémone est plus intelligente que la rose
le sable est plus beau que le chat
et la pierre a toujours été
supérieure au potiron

Ils reprochent au noir
d'être plus noir que le blanc
comme on reprocherait au feu
d'être plus chaud que la neige
et au miel d'être plus sucré
que la vague

ET s'ils ont peur de leur ombre
c'est qu'ils se doutent un peu
que haïr l'étranger
c'est avoir peur de soi.

A mes sœurs de Stéphanie Vovor

C'est pour les filles dont le trait d'eye-liner est mieux tracé que l'avenir,

Celles qui sont déjà ratées avant d'avoir mis un pied en grande section de maternelle.

Celles qui n'ont pas su rectifier le tir et ne prononceront jamais de grand discours lors d'une remise de diplômes comme quoi elles sont le pur produit de la méritocratie et bla-bla-bla,

Celles qui ont la flemme,

Les paresseuses du fond de la classe qu'on n'a pas envie de se coltiner parce qu'elles ralentissent le groupe,

Celles qui refusent de faire un stage de 80 heures/semaine car leur but dans la vie c'est pas « avoir une résidence secondaire et puet-être une uatre après »,

Celles qui ont mal et à qui on répond qu'elles se plaignent trop, qu'il serait bon d'arrêter de s'écouter,

que « ça va bien se passer »,

Celles qu'on interpelle dans la rue pour leur ordonner de sourire parce que c'est plus joli,

Celles qui se disent souvent qu'un truc colle pas,

qu'elles sont éveillées au sein d'un rêve qui n'est pas le leur,

Celles qui parfois sont tout comme sidérées dans leurs têtes, ont le corps qui se fige, reste pétrifiées dans leur lit et murmurent des prières pour ne pas en arriver au point de s'uriner dessus,

Celles noyées émotionnellement,

Celles chez qui la peur a tout inondé, au point qu'elles ne se sentent plus capables de penser, encore moins d'écrire,

Celles qui déconnent à bloc,

Celles qu'on traite de candidates au viol dans la rue,

Celles qui ont la cervelle rongée de haine,

Celles qui matent des films d'épouvante chaque soir pour tenter d'oublier que le plus souvent l'horreur est à l'intérieur de la maison,

Celles qui ne peuvent pas affronter le monde sans cachetons,

Toutes celles qui sont un brasier.

De la chose et de son usage (extrait) de Antoine Wauters

(...)

comme si plus rien ne se fixait en moi
ni douleur ni plaisir ni joie
comme si je n'avais plus d'intérieur
de centre de foyer
songes-tu en tremblant de peur
à l'idée de manquer un truc qui se produirait
ailleurs que là où tu te trouves, d'être hors du coup,
ou qu'autre chose se passe en ton absence

et jetant sur **elle** sur la **chose** des regards
compulsifs à intervalles dangereusement proches,
toutes les 3 minutes environ,
pour constater que rien ne se passe jamais
vraiment en ton absence, rien de significatif,
et pourtant ne parvenant pas à t'**en** passer
et ne cessant de revenir à **elle**

et pensant à présent à Yasmine
et à quand remonte la dernière fois
où tu l'as touchée,
ou qu'elle t'a touché, ou que vous vous êtes touchés,
puis enlacés, et de même la dernière fois
où tu as ri d'une joie profonde
sans penser à rien, qu'être là avec elle,
suspendu et heureux
tu le sais ? non ? peu importe
sacrifiant à la **chose** non seulement ce que
tu as mais ce que tu n'as pas ; tant et tant
d'instant que tu passeras non pas
dans les forêts ou dans les bras de Yasmine,
mais dans cet état de transe, hypnotisé par **elle**
et – **tu as trois nouveaux amis et deux demandes
de nouveaux amis** – hypnotisé par **elle**
et **ses** brillances exquis et les petits clics
qu'**elle** émet au contact de tes doigts jouant
poétiquement à la surface de son écran-clavier

la sortant de ta poche pour **la** regarder **la**
caresser, sans que tu donnes aucunement
l'impression d'y songer d'y penser
c'est à dire non pas comme si **elle** était une
invention récente, mais comme si **elle** avait
toujours fait partie de toi de ta vie

passé
présent
futur

la sortant ressortant de la poche de ton jeans
sans t'en rendre compte, afin de prendre en

photo tout et n'importe quoi.

cette cathédrale, par exemple, que tu crois
visiter mais dont tu ne vises que l'un ou
l'autre détail sans prendre la peine de t'arrêter
ou ta propre nudité dans la baignoire
de ta grand-mère
ou ce dessert, ce bubble tea à 6 balles
que tu sirotes dans une rue du monde
mais sans savoir quelle rue
et encore moins quel monde

photographiant, voilà, tout et n'importe quoi
comme un furieux,
les morceaux
recouvrant les morceaux en s'entassant pour,
constates-tu, reformer non pas d'unité
et encore moins de continuum,
mais toujours plus de vide et un vertige
qui te laisse constamment à la marge
des choses

sonné
perdu
malade et à bout de souffle
dans ce qui ressemble fort à une danse
de Saint-Guy

comme si le monde en son ensemble
t'était devenu insupportable
que le modèle original ne te suffisait plus
et qu'il n'y avait pour te distraire que
ces bris ces morceaux que tu photographies-
manges à la vitesse de la lumière depuis
que plus rien ne tient longtemps au corps

et, touchant ta **chose**, à, nouveau te voici,
pensant que c'est ta détresse ta peine que
tu caresses ainsi – car pour en être là, il faut bien
que l'essentiel soit loupé, ou que quelque chose
manque, pas vrai ?

« Pour se défendre de l'étranger, on l'absorbe ou on l'isole »

« Impossible d'éviter des tensions avec les autres, mais aussi de vivre sans eux »

Michel de Certeau in « l'étranger ou l'union dans la différence »

Les frontières attendent leur comité d'éthique. Seules les loyales devraient être admissibles.

Comment mettre de l'ordre dans le chaos ? Configurer un site à partir d'un terrain vague? En traçant une ligne, en séparant un dedans d'un dehors.

Régis Debray
Eloge des Frontières 2010